

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LÀ OÙ TU BRÛLES, J'IRAI

SUIVI DE

EXISTENCES NOMADES

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

CATHERINE-ALEXANDRE BRIAND

AVRIL 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Tout d'abord, j'aimerais remercier ma directrice, Isabelle Miron, qui aura été mon guide tout au long de cette aventure. Elle a su m'orienter autant par ses lectures attentives que par sa grande capacité d'accueil : accueil de ce qui est là, tout simplement, entre intuition et savoir, entre maîtrise et dérapages féconds.

Merci également à Denise Brassard d'avoir contribué à l'élaboration d'une pensée nomade encore broussailleuse et incertaine.

Merci à ma famille de m'avoir soutenue de toutes les manières possibles dont la plus subtile aura été de me pousser à cultiver ma pensée critique, mon sens de la révolte et mon amour de la culture.

Merci aux ami.e.s de parcours – et de toujours – qui ont su partager leurs connaissances et passions afin de nourrir nos flammes.

Merci à vous, enfants terribles, poètes de la rue et vagabonds magnifiques; à tous les êtres qui résistent, à ceux et celles qui ne tiennent pas en place, qui écrivent, cherchent et doutent. Merci à ceux qui brûlent. Vous êtes ma source d'inspiration.

Merci finalement à David, sans qui ce mémoire ne serait tout simplement pas.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iv
LÀ OÙ TU BRÛLES, J'IRAI	1
EXISTENCES NOMADES	58
PETITES ET GRANDES ÉVASIONS.....	59
ÊTRE EN(QUÊTE)	70
POSTURES	77
MARCHER.....	85
POUR UNE GÉOPOÉTIQUE DE L'INTIME	98
BIBLIOGRAPHIE.....	105

RÉSUMÉ

Là où tu brûles, j'irai présente un récit autofictionnel inspiré du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle. Il est issu de mon passage sur le *Camino Francés* et conserve la forme elliptique des carnets de route dans le but d'exprimer un mouvement continu. Le lecteur s'y trouve plongé au cœur d'une intériorité en crise. Après le suicide d'un ami, la narratrice use de la marche comme d'un médium de guérison qui lui permet de rester elle-même en vie. À la recherche du lien qui l'unit au monde, elle tente de trouver parallèlement un ancrage dans le territoire et dans l'existence.

Grâce à l'état de méditation induit par la marche, la pèlerine entrera en contact avec ses paysages intérieurs afin d'en explorer les multiples facettes. Une forme de paix naîtra alors de ce corps à corps avec l'environnement. Les rencontres effectuées au fil du chemin viendront altérer son identité et transformer sa présence au monde; elles lui feront prendre conscience de sa place au sein d'un réseau, mettant en relief les résonnances qui existent entre les individus et leurs milieux.

L'essai qui suit, *Existences nomades*, est constitué de cinq chapitres gravitant autour de la notion de nomadisme. Le nomadisme géographique, que présente la marche ou le voyage, sert de prémisse à l'étude d'un nomadisme psychique s'exprimant notamment à travers l'exploration identitaire et la pratique d'écriture. Ce nomadisme intime vient s'opposer au paradigme individualiste. Par un mouvement constant de soi à l'autre ainsi que par la recherche de cette altérité en soi, on parvient à échapper à la fiction d'une individualité unique et monadique afin d'embrasser la dimension *transpersonnelle* de l'existence. Pour se faire, le nomade doit trahir l'identité qu'il s'est d'abord construite ou vu attribuer afin de libérer les têtes chercheuses qui l'habitent.

C'est par l'auto-expérimentation et l'autofiction qu'il en vient à déformer sa propre forme. Ces pratiques lui permettent de s'inventer autrement tout en explorant son monde intérieur. Entre métamorphose et métaphores se dessine une forme de géopoétique de l'intime où le périple au sein de la psyché équivaut à une aventure en sol étranger. Le nomadisme identitaire, à la fois posture d'existence et d'écriture, exprime la volonté de cultiver quotidiennement une ouverture qui préviendrait la crispation de la pensée et l'attachement à la fixité du dogme. Là où l'individu érige des murs, le nomade préfère bâtir des ponts.

MOTS-CLÉS : NOMADISME, IDENTITÉ, PARCOURS, MARCHE, AUTOFICTION, INDIVIDUALISME, MULTIPLICITÉ, DISPARITION, EXPÉRIMENTATION

LÀ OÙ TU BRÛLES, J'IRAI

Pourquoi brûles-tu ? Même sous la pluie, même dans la neige? Pourquoi brûles-tu plus que les autres? Tu étais fait d'une matière lumineuse, corrosive, inflammable.

À ton passage, la ville prenait une lueur verte et fluo, lueur *flashbomb* et lacrymos. Sans compromis et *ya basta!* Une tête de moins sur les trottoirs. Adieu à tes ailes, adieu à toi qui savais courir plus vite que la police.

Fuck you H.

J'aimerais te dire je t'aime, mais les mots ne s'écrivent plus. Le papier boit l'encre. Il boit tout.

Aujourd'hui le quartier est réduit en cendres. Il ressemble à une flaque d'eau, un grand marécage sans animaux. Tu laisses derrière toi une traînée de poudre, de larmes et de graffitis.

Tout le monde ici te connaissait.

Nos visages sont larges. Ils étendent leur douleur.

C'est nous que tu as métamorphosés par ton geste. De maison en maison, on affiche tes chandelles, bas troués et livres de révolte. Les possibles se sont refermés; la page blanche se marque maintenant de grands traits noirs.

H., tu pensais à quoi ?

En s'échangeant tes souvenirs comme une monnaie rare, on se raconte les premières fois. Celle où sans te connaître, je t'avais surnommé Sacha. Ton sourire : mélange d'insolence et de liberté. Tes yeux mélancoliques et doux. Indomptables.

J'écris et tu disparais.

C'est plus fort que toi.

Tu disais à qui voulait bien l'entendre que j'étais une sorcière. Les yeux embrumés par la fumée, tu me regardais à peine, marmonnant : *c'est que tu vas vite, presque trop. On ne peut pas te suivre.*

Cette vitesse, je la sens au creux de mes côtes. C'est elle qui fait battre mon cœur, qui accélère encore le rythme des saisons comme une instabilité première, un tremblement de la pensée. Je suis peut-être une bombe à retardement, une suite d'explosions en forme humaine.

Un jour, tu m'as appris à ne plus obéir à mes parents, à ne plus toujours plaire ou dire oui, ni à toi ni à personne. J'étais jeune et effrayée (je le suis encore), mais voilà que j'affirme avec plus de force cette folie qui est nôtre.

Dans la voix des autres – leurs témoignages – tu réapparais. Autour de ton corps, on a placé des plantes en pot, des béquilles et vêtements noirs, plusieurs photos. Le cercueil en bois se recouvre d'inscriptions : *adieu et à toujours.*

C'est dans la crise que l'on s'apprend. Dans l'air rauque des départs, les cheveux aux vents, le cœur galvaudé, la tête prise quelque part entre l'asphalte et l'écorce. Nous sommes des enfants de passages. Non pas des enfants sages, mais pleins d'une sagesse dense.

Dis-moi, qu'il y en aura d'autres des comme toi; des enragés magnifiques. Dis que nous brûlerons pour que la nuit soit belle et que la poésie soit toujours un peu tachée de sang. Apprends-moi à voler dans les épiceries pour nourrir ceux qui ont faim. Apprends-moi par cœur.

Novembre. Les arbres ont froid. Leurs troncs s'aigrissent. Si je pouvais, je les prendrais un à un dans mes bras, imaginant qu'ils sont toi. En bas, tout près, le fleuve reste encagé derrière le port. On en vient à oublier qu'il nous serait possible de choisir la fuite.

Sur un mur du parc Davidson quelqu'un a écrit *quitte ta job, pas la vie*.

Depuis ta mort, les branches me tombent sur la tête. Celles des saules, des érables et des chênes avec leurs feuilles fendues. J'y vois un signe : la terre est trop lourde pour les oiseaux. Il faudra apprendre à voler.

J'aimerais que mourir soit aussi beau que naître disait un oncle disparu. Assise sur ce banc, comme au milieu de la mer, j'observe le temps passer de gris à gris. Ma main fouille entre les cartes du tarot. C'est le mat qui apparaît. On l'appelle aussi « le fou » : énergie libre, sans but ni limite, errant entre déraison et liberté.

Ça a d'abord été le travail, ensuite les cours, jusqu'à ce que mon horaire devienne aussi vide que moi. Je n'avais plus de raison de me lever et l'appétit manquait, même pour le chocolat.

C'était ta mort certainement, mais c'était aussi autre chose. C'était ce que ta mort avait dévoilé, ce qu'elle m'avait appris sur la fragilité des corps, la nature du temps et l'absurdité de nos existences.

Je me suis mise à marcher. Les parcs, les ruelles, les collines, les grandes artères pleines d'usines, les maisons identiques, les tours à bureaux, les condos, les allées et les écureuils prenaient place au creux de mon absence. Ils me donnaient forme.

La présence du monde m'a calmée. Je marchais pour aller à sa rencontre. Il y avait une vie là, au bout des pas. Cette certitude faisait du bien.

J'avance souvent dans des rues qui me paraissent identiques. J'y vois des maisonnées tristes semblables à des prisons. Quelques rues plus loin, je me retrouve pourtant en pays surréaliste – près d'Alice et de ses merveilles – à contempler une statue vêtue d'un soutien-gorge, un poisson rouge égaré dans une fontaine publique.

Rue Magnan, une chorale d'enfants m'arrache quelques larmes. Rue Cartier, un vieillard contemple un tricycle rouillé dans une sorte de recueillement sacré. Des êtres mélancoliques assis à leur fenêtre, des regards complices et pétillants, des pigeons sauvés *in extremis* des roues féroces d'une voiture.

La vie n'a toujours pas de sens, mais elle m'*apparaît* tout de même belle, poétique. Le soir venu, je reviens à l'appartement, épuisée et pleine d'images. Après la douche, je soigne mes ampoules, puis le sommeil vient, prêt à effacer le monde.

Ne pas sortir : rester prisonnière entre les murs d'un appartement ou d'un café, m'est devenu impensable. On ne peut pas dire que mes instants de promenade soient caractérisés par le bonheur, mais leur inlassable mouvement me distrait de ma tristesse.

J'aimerais marcher durant des jours sans jamais avoir à regarder derrière. Trouver une tranquillité à l'opposé des grandes artères. La ville est devenue trop petite et je veux me perdre parmi les arbres. Marcher vers Compostelle. Aurai-je quoi que ce soit de mieux à faire? Mon cœur bat déjà plus vite à l'idée des centaines de kilomètres à parcourir, là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique.

Avant d'acheter mon billet d'avion, je fais une petite prière à ton nom, à l'univers et au Dieu des chats. Je cultive la chance. Pour sauter d'un vide à l'autre.

Maelle est assise sur le trottoir en face du café Nucléus. Elle a recouvert son corps d'un long chemisier de laine qui lui donne un air étrange de femme-enfant. *Il fait froid*, qu'elle me dit en guise de salutation.

Lorsqu'elle ne se masque pas pour briser les vitres des banques du coin, Maelle écrit des poèmes. Des textes denses et intenses qui parlent de son vécu de femme, d'étoile, d'artiste en cavale à même son appartement.

Son sourire mauve hypnotise. Elle me parle un peu de son amour naissant pour un dénommé Simon. Je lui raconte que j'ai tout vendu, que j'ai trouvé quelqu'un pour prendre ma chambre, que ça y est, je m'en vais.

Je lui dis tout cela avec le calme des grandes paniques. Ma peur devient l'indice du chemin à suivre. Tout ce qui m'effraie est aussi souvent ce dont j'ai le plus besoin. J'embrasse Maelle, la serre dans mes bras. On ne sait jamais quand on quitte une amie pour toujours.

Le jour où j'ai appris ta mort était un jour d'élection. En hommage à toi, et parce que tout paraissait n'être qu'un grand cirque macabre, je ne suis pas allée voter. Plus tard, ils ont élu Justin Trudeau et personne n'était réellement heureux. Le monde semblait mort à son tour, pris dans une léthargie qui lui serait un jour fatale.

C'est Cécile qui m'a sauvée de la politique nationale et des démolitions. Elle est venue à la maison pour faire couler un bain. Nous nous sommes placées toutes les deux dedans. Elle a déposé sa tête dans mon cou, faisant rouler des perles d'eau sur mes épaules nues et nous sommes restées longtemps l'une contre l'autre.

Le contact des corps nus est encore la meilleure thérapie que je connaisse. Cécile est ma femme-guérison. Elle a l'odeur de la sauge, de la cannelle. Dans le bain tiède, je t'ai laissé sortir goutte à goutte, coulé vers l'eau du bain, en te souhaitant à toi aussi, un bon voyage.

Nous sommes toutes et tous des nœuds. À démêler, à emmêler davantage. Le monde comme jeu de fils, tissage.

Les aéroports et les gares me rassurent. J'y suis comme en suspens. Dans un entre-deux où je peux me contenter d'être, n'ayant plus à prouver ou faire quoi que ce soit.

L'avion décolle et ma poitrine s'ouvre. Il y a du ciel, il y a du vent. Des possibles en bouquets. Je prends un comprimé rose pour pouvoir dormir un peu; la nervosité me tient entre excitation et panique.

Le sommeil tarde à venir. Je ne dors pas, mais rêve beaucoup. Dans ma tête les visages et les voix de tous ceux qui m'entourent font chœur et cacophonie.

Quelque chose à boire, mademoiselle? Je commande un thé noir et l'inonde de crème. Fractals et nuages se forment dans le liquide translucide. J'observe avec attention ce petit univers en mouvement. À quoi bon lutter? Je suis faite des autres et de tout ce qui me traverse.

Au sein du ventre de métal, j'hallucine être dans celui de ma mère. Je me dis que j'ai déjà été cela : infiniment petite et fragile, bercée au centre d'une autre que j'aurai appris à nommer *maman*.

Les départs sont comme des fièvres. Tous les souvenirs s'y mélangent. Ils font concorder les temps. Quelle forme prendra mon visage? Qui aimerai-je et qui apprendrai-je à quitter? Serai-je plus grande ou plus petite encore?

La nuit fait place à un éclat aveuglant. Lorsque l'avion atterrit, c'est le matin sur Paris.

La ville m'accueille de son sourire moqueur. Degré zéro de tout, je cherche l'adresse d'un squat. Maelle m'avait référé à une amie qui y habite, une certaine Laure. Je me rends donc dans le 18^e, station Château Rouge. J'imagine un quartier cosu, presque médiéval avec un côté libertin, des fauteuils en velours, des lustres et palissades.

À la sortie du métro, une tout autre réalité m'attend. Une femme noire portant une longue robe vend des épis de maïs dans un panier d'épicerie. Une autre vêtue d'un boubou vert me propose des gadgets électroniques. C'est un marché à ciel ouvert dans lequel ma blancheur détonne. Ce n'est pas le Paris béret-foulard auquel je m'attendais; c'est bien mieux, plus vivant, tissé de mille accents.

Les yeux bouffis de sommeil, je me perds entre les rues qui serpentent. On me regarde, moi ou mon énorme sac à dos. La bâtisse délabrée apparaît au coin d'un cul-de-sac, une impasse presque déserte.

C'est là que j'arrive en terre promise, devant une large porte rouillée sur laquelle on a dessiné un démon bossu. J'y entre sans cogner.

Le squat ressemble à un repaire de brigands. Il s'en dégage une odeur trouble de haschisch, de patchouli, d'oignons cuits et de chien trempé. Ce sont eux d'ailleurs – les chiens – qui m'accueillent en jappant. Les habitants suivent, l'air blasé. Sans me demander ce que je fais là, ils me saluent puis retournent à leurs occupations. Je demande, timide, *où est Laure?* Et on me pointe le deuxième étage.

J'apprends que ces résidents ont nommé l'endroit « L'Antre guerre ». J'aime l'idée. C'est un manoir délabré, un château sale où s'amoncellent les objets loufoques. Un paradis sans dieu, mais rempli d'anges; un chaos habitable.

Trois coups à la porte de Laure. Elle répond. Cheveux de feu, yeux fauves, silhouette fragile. *Bienvenue*, qu'elle me dit. Pour la première fois depuis des mois, je ressens une sorte de joie, un pétitement jaune dans le torse.

On m'a réservé une parcelle de sol dans une des pièces collectives. Adieu l'intimité, bonjour la vie des autres et moi qui saute à pieds joints dedans. Je passe une bonne partie de la nuit à fumer des cigarettes sur le toit puis m'endors quelques heures le nez dans la poussière.

Au matin, je profite de l'accalmie pour écrire mon journal. Les carreaux sales filtrent la lumière; une lumière douce enlumine les peintures colorées et les inscriptions recouvrant les murs. Tellement de vie, exposée ici.

L'organisation du lieu est assez simple. On fouille dans les poubelles pour se nourrir, on essaie de travailler le moins possible, on crée beaucoup en partage. On s'organise aussi, politiquement, dans l'orchestration des révoltes et des autres mondes possibles.

Si certains passent leurs journées perdus au cœur de lointains univers, dans la contemplation magique de la poésie ou dans l'assoupissement des drogues, d'autres sont très actifs. Ils travaillent ou étudient, se mêlent à la population. Des bohèmes fleur bleue aux punks anarchistes, tous semblent cohabiter dans une relative paix.

L'Antre guerre est ma nouvelle maison.

Je marche seule toute la journée dans Paris l'immense, me procurant ici et là un croissant, des cerises, une miche de pain ou du fromage. Je mange simplement et observe beaucoup.

Pas à pas, l'image figée de la ville se défait. J'essaie de comprendre son odeur, son essence. Si Paris était une couleur que serait-elle? Gris, évidemment, comme toutes les villes. Mais possédant une touche de jaune ou de bleu pâle, couleur de matin printanier aux accents pastel.

Me vient à l'esprit ce film de Godard. Cette fille aux cheveux courts qui avait charmé l'adolescente que j'étais. Je revois les personnages. Leur quête et leur style qui s'imprègnent dans chaque geste, chaque parole. Tout le monde ici a un peu une gueule d'acteur.

Sur le trottoir pourtant, certains détonnent. Une vieille couverture recouvre les corps d'un enfant dormant près de sa mère. N'en surgissent que leurs pieds sales et nus. La scène est comme issue d'un autre espace-temps. Elle rompt avec le reste du décor, tranchant avec les beaux habits des passants et les panneaux publicitaires.

Dans mon corps, une sensation de déchirure. Paris, en exposant ses paradoxes, déterre les miens, ouvre la blessure.

Lorsque mes pieds sont fatigués, je cherche les terrains vagues, les parcs, les places publiques. Je passe un après-midi complet au cimetière Père-Lachaise à chasser les noms de mes idoles disparues. Deux Américains m'invitent à fumer près de la tombe de Jim Morrison; j'écris un poème sur celle de Piaf. Des fleurs partout, des lettres abandonnées par des adolescents suicidaires, des touristes en larmes et presque aucun écureuil.

La rue est un royaume complexe. Aux côtés des errants, des improductifs, je travaille à emprunter d'autres visages. Je deviens le ciel orangé, un déchet laissé sur une table. Je ne suis pas grand-chose, et pourtant, je suis. Muette, observatrice, furtive. J'apprends cette grande et ardue discipline qui consiste à correspondre entièrement au moment, à ce qui est là.

Laure m'invite dans son bar préféré, un endroit placardé d'affiches du sol au plafond. C'est la première fois que nous nous retrouvons seules.

Elle me parle de sa vie à l'Antre, de ses études aux beaux-arts et de son implication politique. Moi, je l'écoute à moitié, distraite par ses yeux, ses mains prises d'un léger tremblement. Je me demande : à quoi Laure rêve lorsqu'elle dort?

Les demis à la pêche ont la légèreté de la barbe à papa. Nous les enfilons sans broncher. Comme si l'alcool déliait nos langues et nos corps, les anecdotes font place aux confidences. Nos voix se modulent, deviennent tendres. Sourires complices sur fond de rock psychédélique. Nous découvrons alors que nous avons mené jusqu'ici deux existences parallèles; deux âmes jumelles évoluant sur des territoires distincts.

Moi et Laure sommes de la même famille, celle des femmes qui tremblent, aux prises avec un doute obsédant, un amour du noir et une nostalgie des vies passées. Nous partageons cette colère envers ce qui, quotidiennement, nous écrase. *Deux autres vodkas*, crie Laure en direction du jeune barman aux cheveux gras. On cogne à la porte de la douleur, on s'y enfonce de parole en parole. Dans la pénombre, je vois scintiller les dents de Laure, les bagues argentées qu'elle porte aux doigts. Nous entrons, presque sans peur, dans une intimité commune.

Minuit coule comme la pluie qui inonde nos joues, tandis que Laure saute dans les flaques d'eau, faisant résonner son rire de gamine jusqu'à la porte de l'Antre. Là-bas, la beuverie se poursuit; c'est la fête d'une dénommée Titi. L'ambiance est sonore, presque trop pour ma carcasse habituée aux déambulations solitaires. Partout autour de mon lit de fortune, on a laissé traîner des cannettes vides. L'endroit se couvre d'une fumée dense; je ne dormirai pas ce soir.

Laure me quitte pour aller rejoindre un groupe d'amis, tous vêtus de noir. J'aurais voulu la retenir, prendre sa main, l'aider à sécher ses cheveux trempés. Je la laisse pourtant partir sans rien dire, comprenant que notre moment partagé se dilue déjà dans la foule.

Je cherche alors d'autres gens, mais leurs regards se succèdent sans qu'un seul ne me retienne. Un grand punk aux cheveux verts me demande qu'est-ce que je vais *foutre* avec des vieux religieux sur le chemin de Compostelle. Parce que je n'aime pas le ton moqueur de sa question, je lui réponds simplement que *j'aime Jésus*. Il marmonne une insulte, ou une blague, puis s'en retourne parler avec une jolie tatouée.

En vérité, je ne sais pas. Ni ce qui me pousse à partir ni ce que je trouverai là-bas. Je m'en vais parce que je veux le calme, le silence, parce que je veux cesser d'entendre le bruit des humains et leurs mots acides.

Ma tête tourne. Plus que quelques heures avant mes adieux à Paris.

Mes rêves me laissent une bouche pâteuse et des mains engourdis. Tu y étais. Te tenant immobile au milieu d'une forêt dense, à fixer au loin d'un air paisible qui ne te ressemble pas.

L'image s'imprègne, pleine de paradoxes. Je ne t'ai jamais vu en forêt. Tu passais ton temps dans les ruelles et les appartements de quatre sous, à te confronter à tout ce qui fait mal. À défendre ceux qui souffrent. Ne te laissant presque jamais de répit.

Au réveil, j'ai du mal à me localiser. L'impression tenace que ta mort n'est qu'une façade, que tu es là, tout près. Ou plutôt que c'est moi qui suis près de toi, quelque part à Montréal.

Cela m'apparaît clairement : je ne viens pas ici pour t'effacer, j'y viens pour te faire vivre. D'une vie qui n'est pas tout à fait ni la vie ni la mort.

Laure insiste pour me reconduire à la gare. Dans un café voisin, nous nous arrêtons pour commander expressos et croissants. J'ai envie de l'embrasser, mais ne le fais pas. Trop hésitante. Est-ce que Laure aime les filles? Les garçons? Les deux? Elle est la douceur même. La force aussi. Moi, je m'empêtre dans mon désir. Je ne sais pas quoi faire de cette pulsion ou de son expression. J'opte pour une bise, puis une courte accolade. Ses cheveux ont l'odeur épicée du gingembre. Je rêve encore.

C'est pour si tu t'ennuies sur le chemin, me dit-elle en me tendant un livre à la couverture blanche. C'est l'histoire d'un mec qui quitte tout pour aller vivre dans sa voiture, ça m'a fait penser à toi. Je sais déjà que je penserai pour ma part à ses yeux, souvent, et que je poursuivrai nos conversations durant mes longues heures de marche.

Quand tu aimes, il faut partir. Est-ce quitter Laure qui me rend triste? Ou l'ambiance propre et stérile du wagon? Dans le TGV, les autres passagers semblent mornes et beiges, éteints devant leurs écrans.

Le paysage passe trop vite pour être savouré. Je suis réellement en *no man's land*; mon âme en retard sur mon corps, restée quelque part dans les rues de Paris.

Lorsqu'elle était jeune, ma mère sortait dans les bars et s'amusait à prendre d'autres prénoms, à se créer d'autres vies qu'elle racontait à ses amis d'un soir.

J'aimerais moi aussi m'inventer d'autres goûts, d'autres passés ou habitudes. Ne plus avoir peur de mourir à moi-même.

Assis à mes côtés, quatre Indiens m'invitent à partager leur repas. Je suis toujours surprise par l'étrange concordance des temps. La dernière fois que je suis montée à bord d'un train, j'étais au nord de leur pays d'origine. Hasard ou destinée? Peu importe, j'aime ces clins d'œil de l'existence.

Le nan moelleux fond dans ma bouche, faisant perler un peu de ghee sur mon manteau. Suresh et Raj, qui s'étonnent de me voir seule, sans mari, sans ami, me demandent où est mon compagnon. Je leur dis simplement que je n'en ai pas, oubliant de préciser que de toute façon ce copain aurait plutôt été une copine.

Entre deux bouchées, ils rient beaucoup, d'une joie naturelle et communicative. Je me ressers un peu de curry,

J'ai toujours trouvé fascinante cette propension qu'ont les gens à révéler leur secret aux inconnus de passage. Combien de fois m'a-t-on prise en stop pour ensuite me raconter traumas ou tragédies comme si le fait que mes compagnons de route n'allaient sûrement jamais me revoir leur permettait de se vider le cœur plus librement qu'il ne l'aurait fait avec un ami de longue date.

Dans la voix d'Ambika, la femme de Suresh, se trouve une douleur : elle ne parvient pas à avoir d'enfant. Douleur qui n'efface pourtant pas la détermination : *we will be happy you know, we have no choice, no other issue*. J'ai glissé, sans qu'elle ne s'en rende compte, un poème dans son sac à main. *You are always welcome to our place in Paris, when you get back from the walk*, me dit-elle tendrement.

Ils auront été source de lumière, de chaleur, de couleur, dans l'univers mécanique du train. L'Inde entrée d'un coup dans mon périple français.

Il fait nuit lorsque j'arrive à Saint-Pied-de-Port. Jambes faibles, estomac vide et cotonneux; une électricité dans le corps pourtant.

L'air frais me donne envie de m'allonger dans l'herbe. J'y contemple un ciel d'un bleu profond, toile obscure percée d'étoiles. Je suis transportée ici au cœur d'un univers médiéval. Moi, le vagabond venu chercher l'aventure dans cette ville ancienne.

Une place m'attend dans une auberge, rue de la Citadelle. Un gîte qui porte le nom d'Ultreïña. On m'apprendra plus tard que le mot est une expression d'encouragement que s'adressent entre eux les pèlerins. Il signifie aller outre, plus haut, se dépasser.

Deux hospitalières m'y accueillent et m'invitent à me joindre au souper. Ma vie de pèlerin commence. Je me sens timide comme une enfant, assise là, à la table de bois déjà garnie de pain, de grands bols de soupe et de légumes.

Nos hôtes proposent un petit jeu : chacun devra se présenter et préciser d'où il vient, depuis combien de temps il marche et ce qu'il compte chercher sur les chemins de Compostelle. Certains en sont comme moi à la veille de leur premier jour sur le camino, alors que d'autres marchent depuis des semaines, voire des mois, ayant commencé leur pèlerinage à partir de leur demeure comme le veut la tradition.

À la table, on compte quatorze personnes de huit nationalités différentes. Ils sont de tous âges, toutes occupations et sensibilités : un petit échantillon du monde, une cartographie humaine qui discute en toute simplicité. On nous sert un peu de vin dans des verres miniatures; une dose symbolique qui me monte pourtant aux joues. Les regards sont francs et chacun parle sans se cacher, le cœur ouvert.

La famille que je trouve ici est bien différente de celle de l'Antre. Beaucoup plus bigarrée, éclectique, bien qu'en apparence plus normative. Ce qui nous rassemble pourtant: une mystérieuse tension qui contribue à faire de nous des êtres en question. Une soif.

Nous dormons serrés les uns contre les autres dans une pièce minuscule. Les lits à deux étages me rappellent les camps de vacances. Comme dans le temps, je choisis la couchette du haut. Je m'allonge et fixe le plafond blanc, me disant que *je suis arrivée à ce qui commence*.

Insomniaque comme une amoureuse, mon esprit s'adonne à imaginer d'autres temporalités avec comme trame sonore le ronflement régulier d'un coréen joufflu. Je me demande ce que pouvait ressentir un pèlerin, dormant dans cette même auberge, il y a de cela trois cents ans. J'aime l'idée de répéter un geste simple et millénaire, un geste à hauteur d'homme ou de femme : marcher. Coupée des technologies électroniques, des réseaux sociaux et de la réalité virtuelle, je viens me libérer de certaines chaînes encore difficiles à nommer.

C'est le début de l'aventure. Demain, il faudra gravir la première montagne, traverser les Pyrénées pour passer de la France à l'Espagne. J'inscrirai alors mon corps dans l'histoire du chemin.

Le matin est doux. Je l'ouvre en chantant *caminando, caminando, vamos caminando hacia el sur...* Moutons, chevaux, troupeaux. Je croise des animaux qui me semblent libres, laissés là dans les pâturages, paysages libérés de l'hégémonie humaine.

Le vert, le bleu, le ciel et les rochers à perte de vue; de l'immense qui remplit le regard, qui donne à l'âme une impression d'éternité. Il flotte une odeur d'herbe fraîche et le vent souffle en continu comme pour nous aider à laisser derrière nos lourds bagages mentaux.

Sur la route, je croise plusieurs pèlerins. Même en décembre, nous sommes beaucoup à venir marcher sur le *Camino Francès*. La popularité du chemin m'étonne. Sans doute provient-elle des nombreux films et livres qui en ont fait la publicité. Il se pourrait aussi qu'à l'époque du désenchantement collectif, nous soyons plusieurs à venir y chercher la saveur du sacré.

Je partage une heure ou deux de marche avec un militaire de Singapour, puis avec une Hollandaise dans la quarantaine qui vient de perdre son emploi. Les conversations sont profondes, elles vont à l'essentiel, puis le rythme de nos pas nous sépare naturellement. Nous sommes ici seuls ensemble.

Je marche vite, comme pressée par quelque chose. Couverte de sueur et heureuse. Mon cœur pompe et mes jambes résistent. La montée est ardue. Sur mes épaules, le sac repose lourdement. Pourtant, je me sens légère, libérée. Je suis vivante, quelque part au cœur d'un Grand Tout. J'aime sentir cette force de la nature qui traverse mon corps en mouvement, qui l'anime.

La forêt change de couleur lorsque j'entame la descente. Je la soupçonne de porter un secret. La voilà qui s'ouvre sur une clairière. J'y aperçois l'immense Abbaye de Roncevaux. C'est là que nous dormirons, après le repas et la messe (à laquelle je me soustrais, préférant la compagnie du boisé et de Clarice Lispector).

Lorsque je me réveille, il fait encore nuit. Certains pèlerins préparent déjà leurs bagages alors que les autres somnolent encore dans le noir de l'Abbaye. Je fais mon sac en silence, habitée par la sensation fraîche du matin, son ouverture.

C'est excitant de parcourir les premiers kilomètres dans la pénombre. Pour moi, l'aube est toujours mystérieuse : moment de passage de la mort à la vie, de l'inconnu au connu, changement de lumière et de perspective. Avant même que je ne puisse le voir, ce sont les oiseaux qui m'indiquent que le soleil approche. Leurs chants résonnent en symphonie et je suis au premier rang.

Comme un cadeau, il se lève pour éclairer un village anonyme. Clocher, champs et maisonnettes blanches s'imprègnent d'une lueur rosée, presque surnaturelle. Me voilà en Espagne. Pourrais-je résister à tant de beauté? Éclaterai-je en morceaux d'arc-en-ciel? J'ai l'impression que le paysage me transfigure. Un sentiment rare et précieux : celui d'être ici à ma place.

Pamplona est une ville magnifique, vibrante. Malgré l'architecture centenaire, il s'en dégage une ambiance résolument moderne. À 16h, la place centrale se couvre de familles et d'enfants, de grands-pères attablés devant leurs jeux de cartes alors que les grand-mères papotent, trempant leurs croissants dans d'épais chocolats. Ici, on vit dehors, en communautés.

Un groupe de pèlerins s'est donné rendez-vous dans un bar du vieux quartier. La terrasse surplombe les murailles et donne vue sur la rivière. La nuit s'annonce chaude. Sur la table on a placé des bouteilles d'Estrella – la pilsner espagnole – des olives et des *papas bravas*. Les rires fusent, on parle du chemin et de ce qui naît en nous depuis les premiers jours de marche.

Si je m'attendais à trouver dans ce pèlerinage des moments de solitude, je n'avais certainement pas envisagé ce côté social et foisonnant qui ne cesse de me surprendre depuis mon arrivée. Beaucoup de jeunes Espagnols viennent sur les chemins. J'apprends que certains d'entre eux le font parce qu'ils se sont retrouvés sans emploi dû au taux de chômage élevé : y trouvant à la fois un lieu de vie relativement peu coûteux et un bon ajout à leur *curriculum vitae*.

Chaque soir, on se rassemble pour manger et boire. Certains marchent en groupes. Des couples se forment. Mon périple solitaire se transforme en exploration des relations humaines, de leurs formes et limites.

Se perdre en forêt parmi les minotaures, en tête à tête avec nos idées. Se retrouver le soir en groupe, en fête, autour de repas frugaux. J'aime ce rythme tout d'éloignement et de proximité. À la fois solitude et mise en commun des parcours.

Après quatre jours, la géographie escarpée des montagnes se fait de plus en plus lisse. Le changement s'installe peu à peu; on le sent à même les os; déjà le corps ne bouge plus de la même façon.

La Rioja est une région de vignobles. Les champs s'élargissent et l'air s'assèche. On y a bâti de nombreux villages en cercle et en hauteur, juchés au sommet des collines. Le chemin passe inmanquablement par chacun d'eux, se rend en leur centre, jusqu'à l'église.

Aujourd'hui je marche lentement, comme pour porter attention à la respiration du monde. Mes pas me mènent à Estella (étoile en espagnol, un « r » en moins).

L'auberge qui s'y trouve n'est pas comme les autres : on l'a couverte de symboles mystiques, de fleurs et d'astres. Elle ressemble à une petite maison de hobbit enfoncée dans la terre. C'est un hospitalero italien qui se charge de m'y accueillir, guitare à la main. Après la douche, nous nous joignons en cercle autour d'un feu et c'est là qu'il nous parle du versant païen du camino, de ses origines.

Le chemin est vieux, beaucoup plus âgé encore que l'on ne peut se l'imaginer, explique-t-il en se donnant un air mystérieux. Bien avant que les catholiques fassent de Saint-Jacques leur pèlerinage emblématique, les Celtes auraient parcouru ce territoire, suivant la Voie lactée jusqu'à la mer. Le marcheur venait y trouver sa place au sein de l'univers dans une forme de rite de passage à l'âge adulte.

Plus il parle, plus je comprends que ma route ne s'arrêtera pas à Santiago. Je me rendrai aussi à Finisterre; là où la terre se termine et où l'océan commence.

Je marcherai jusqu'à l'eau.

Entre Estella et Torres del Rio, un immense amas de foin croise mon chemin. Acte gratuit, enfantin : je l'escalade pour jouer, pour rien. À droite, j'aperçois une chapelle tombant en ruines, un ruisseau qui serpente. Les montagnes ont laissé place à un large horizon.

Au sommet, cri de joie. Je me sens forte, conquérante. À cette hauteur, j'oublie la peur construite de mon sexe et m'imagine vivre toujours ainsi : en solitaire sur la route, à parcourir le globe à pieds. Je veux faire de moi un Kerouac, un Twain, un Thoreau; dormir dans les bois sans crainte des ours, des loups ou des hommes.

Moi, à qui ma mère a bien appris à être une petite fille fragile, polie, douce et effrayée, je me transforme en aventurière aussi téméraire et libre qu'un aventurier. Je ne reviendrai pas à la ville qui t'a tué, dans le Babylone hachoir. Je serai nomade, de cœur et de tête. Embrassant le changement, les cycles, la fin des possessions et l'abondance en partage.

Comme une incantation je répète *mes jambes seront mes ailes*. Le Shikoku, l'Ickniel Way, la Pacific Crest Trail, l'Annapurna : il y a assez de chemins pour ne jamais mourir.

À Nagéra, la présence des autres pèlerins, et surtout des jeunes fêtards, commence à me peser. Je choisis de dormir dans le boisé avoisinant. Une couverture de laine devient mon cocon, m'enveloppant de son odeur humide et rassurante. Je m'enroule entre les fougères et écoute les sons de la nuit.

Le ciel est sans lune, mais chargé d'étoiles. Mes yeux s'ouvrent sur le cosmos. J'entre en lui et lui en moi.

Je ne sais plus trop à quel moment le monde s'est mis à exister dans ma tête et mon cœur; ni quand exactement j'ai compris que l'univers dépassait le cercle fermé de la famille ou de la ville. Je crois que l'idée du monde s'est d'abord présentée à travers les films et les livres, les cartes et photographies. Un millier d'images devenues sensation dans le ventre.

Je me rappelle d'un été d'enfance : une plage la nuit où une lointaine cousine m'apprenait à reconnaître des formes dans le noir. *Ici, c'est la Grande Ourse, là le Centaure*. Au bout de ses doigts naissait l'immensité du ciel. Je voulais tout voir, connaître ce qui n'a pas de limite.

Pour nous faire oublier l'amertume des choux de Bruxelles, la mère d'une amie nous avait parlé des aventures d'Alexandra David-Néel : cette femme qui s'était déguisée en homme – tête rasée et habits de moine bouddhiste – afin de parcourir les montagnes du Tibet. Ce récit d'un courage conjugué au féminin avait éveillé le mien. Un jour, je partirais comme elle, presque sans peur.

Mes premiers voyages furent imaginaires. Je m'assois sur le grand sofa vert de ma grand-mère qui devenait aussitôt un canot, une pirogue. Voguant sur des eaux calmes, j'y voyais défilier, une jungle verdoyante, animée par des centaines de petits singes dorés. Dans mes jeux, toujours des ailleurs exotiques, des bateaux, des avions et des machines à voyager dans le temps.

Allongé entre les racines, mon corps palpite au rythme lent des éléments. Je respire profondément, tentant de sentir mes tempêtes et tremblements internes. Je suis aussi un univers.

La première fois que je suis partie, j'avais dix-sept ans, un esprit rebelle et insatiable. Trois jours d'autobus m'ont menée dans l'ouest du Canada où j'ai dormi derrière une usine désaffectée. Dans un mélange de peur et d'excitation, j'ai serré mon petit couteau contre ma poitrine toute la nuit. Au matin, je me suis lavée et j'ai brossé mes dents dans la salle de bain d'une cafétéria bon marché. C'était l'été des premières fois. Entre emplois passagers, baignades nues et explorations des univers psychédéliques, j'ai eu l'impression de me creuser de l'intérieur, de me craqueler, de m'ouvrir au monde.

Plus tard, il y aura la Thaïlande, l'Inde, la France, l'Allemagne, la Tunisie... J'y voyagerai toujours seule, mais en constante compagnie : à m'inviter chez les inconnus, à prendre des risques, à dormir sous les ponts ou chez l'habitant.

Les souvenirs affluent en rivière. Je ferme les yeux et je suis là, partout. Là, parmi les cerisiers du Japon et les encens forts des temples, à flâner près d'une chute d'eau au cœur des montagnes de Rishikesh. Je suis là encore à couper mes longs cheveux dans une ruelle de Berlin, à laisser couler les heures en naviguant sur le Mékong.

Le visage le plus difficile à saisir sera toujours le mien. On se voit de l'intérieur, comme troué et fragmenté, entre soifs et forêts. Nous sommes villes foisonnantes, fonds marins, jungles abstraites et jardins. Si l'absence de limite est une maladie, elle est aussi un cadeau. Je suis faite du franchissement amoureux des frontières.

Comment faire concorder tous les temps de moi, de nous? Dans l'apparente unité du corps, je me déplace. Tous ces amours, ces sourires, ces phrases éphémères vivent encore quelque part dans l'invisible de ma tête. Le monde est un chaos luxuriant; peut-être est-ce d'ailleurs là son ordre.

J'embrasse la porosité des corps, leurs constants échanges. La vie comme danse. J'apprivoise aussi un peu de ta disparition, qui sera un jour la mienne. Je me dis qu'il n'y a que ça : les valseuses. Nous nous sommes regardés, nous nous sommes vus et avons entremêlé nos heures pour déjouer la mort. Ton visage désormais imbriqué dans ma constellation.

Le sol est plat et sec comme l'ennui. D'immenses champs ont remplacé les fleurs sauvages; des monocultures qui sentent la mort. En traversant la Meseta, je longe l'autoroute depuis trois heures, prise dans une boucle de gestes et de pensées. Voilà que triomphe le même. Le paysage ne me porte plus.

Arrivée à Burgos, j'ai les orteils rouges et gonflés. Je me rends tout de même au pied de la fameuse cathédrale, une des plus belles d'Espagne dit-on.

En m'enfonçant dans le vieux quartier, je pense à l'émotion que devait ressentir un pèlerin du Moyen-Âge lorsqu'il arrivait à cette étape du chemin. Je l'imagine au bord des larmes, ému devant l'architecture grandiose : les vitraux, les milliers d'ornements, les visages sculptés et les statues de saints.

Pour ma part, je ne sens rien, ou presque. À peine un vague respect pour ce travail d'envergure. À l'ère des communications, du sensationnalisme et de la consommation d'images, il ne semble plus avoir beaucoup de choses ayant le pouvoir de réellement me surprendre ou m'émouvoir. La cathédrale de Burgos, je l'ai déjà vue et revue dans des centaines d'images. Je rentre à l'auberge, le cœur légèrement triste. Effrayée surtout par mon manque d'enthousiasme.

Ce soir, là, j'entame une petite conversation philosophique entre les pages de mon carnet. Je repense à Laure et à ses tableaux; des toiles mettant en scène des univers désenchantés, mécanisés, des êtres humains morts-vivants.

Si je n'ai pas ressenti le sublime devant la cathédrale de Burgos, le ressentirai-je ailleurs, autrement? Arrivée à Santiago, à la mer peut-être? Pourquoi même à l'autre bout du monde, restons-nous parfois si stoïques, les yeux comme fermés, incapables de voir, comme si le réel se trouvait aplati?

Je sais bien que tout n'est qu'une question de perception. Il suffit d'un changement de regard pour qu'une simple fleur, un arbre tordu, devienne un temple plus glorieux que toutes les cathédrales.

La grisaille du paysage ouvre un passage entre rêve et réalité. Je me perds dans la brume alors que huit heures de pluie me tombent sur les épaules. Tout ce qui touche mon regard se trouve teinté d'une étrange mélancolie.

Mon pied droit élance, mon dos se courbe sous le poids du sac. Pour la première fois depuis des mois, j'appelle ma mère pour lui avouer ma réticence à poursuivre la route. Prendre l'autobus et en finir avec le chemin. Passer à autre chose.

Depuis des jours, j'ai en tête un fantasme obsédant : celui de laisser tomber mon sac à dos, me déshabiller, me mettre à courir et danser, nue et légère. L'image est si forte que je dois me retenir pour ne pas l'exécuter. Je veux m'enfuir, enlever mes vêtements sales et mouillés, mettre du rouge à lèvres et faire l'amour. Désir d'ailleurs, toujours.

Dans une panique nocturne, je me demande ce que je fous ici. Ici sur les chemins, ici tout court sur une planète qui tourne à vide. Une grande faille s'ouvre dans mon torse. J'y glisse sans crier.

Parfois, je crois que tu me trouvais trop fragile, enfant gâtée. Tu m'avais déjà qualifiée de princesse, l'air légèrement défiant. Trop centrée sur moi, mes mots, mes images, mon monde intérieur pour voir ce qui se passait dehors.

La lutte : grand centre de ta vie, un bouillonnement de rage qui te portait vers ce combat sans borne. Face à l'injustice, il n'y avait pas de place pour ces enfantillages nombrilistes que sont la recherche de soi et la spiritualité du dimanche.

Tu n'aurais pas aimé ce pèlerinage, n'aurais pas compris ce que je faisais là. Avec ton sourire en coin, tu te serais moqué encore une fois de ma sensibilité *peace and love*.

J'ai tenté de voyager léger, mais sans succès. Préjugés, colère, jalousie, égoïsme. Tout est encore trop lourd. Mes peurs discutent entre elles ; mon ego traîne comme un boulet. Et la marche ne me guérit plus.

Mon rythme est lent, ma douleur au pied droit s'aggrave. Dans un village d'une seule rue, je m'arrête pour manger un *biscocho* et boire un *café con leche*. Je cherche moins à me nourrir qu'à gagner un peu d'énergie, d'espoir. Et c'est bien ce que je trouve, malgré moi et malgré tout.

À mes côtés, un père et sa fille sont penchés sur ce qui semble être un problème mathématique. Ils forment un duo de pèlerins peu communs. Lorsqu'ils lèvent la tête, je ne peux m'empêcher de sourire et d'engager la conversation. Je m'accroche à la tendresse de leurs gestes, à leur rire discret. Leur présence en étoiles.

Pascal et Laura marchent depuis six mois. Ils sont partis de leur demeure autrichienne, comme le vœu la coutume, et se rendront jusqu'à l'océan Atlantique. Après? *Who knows*, répond Pascal en souriant. Leurs grands yeux bleus me fixent, sereins. Ils ont les joues rosées de ceux qui passent leur vie dehors et je les aime déjà, sans trop savoir pourquoi.

Laura apprend sur la route. C'est son père qui lui enseigne. Ils font les classes le matin et, le soir venu, jouent à des jeux de société, discutent avec les autres pèlerins ou écrivent leur journal. Le reste de la journée est consacré à la marche.

Curieuse, je demande à l'adolescente ce qu'elle pense du voyage. Elle me répond que même si ses amis lui manquent, on ne peut pas s'ennuyer ici : chaque jour se déroule entre aventures, rencontres et imprévus.

Comme moi, la Meseta leur donne du fil à retordre. Il me parle de la beauté du chemin français qu'ils ont quitté pour se retrouver ici, au milieu de ce qu'ils combattent : une nature défigurée par l'industrie. Ils se disent écologistes, utopistes et marchent pour aligner pas et mots. Aujourd'hui, je les suivrai. De la parole aux actes, nous nous levons pour parcourir les kilomètres qui nous séparent encore du soleil couchant.

Sans les divers mécanismes qui taisent et camouflent mon anxiété, je me retrouve nue, vulnérable. L'inconfort et l'ennui vécus sur la route sont sans doute des leçons essentielles : une occasion de laisser de côté ce qui enferme ma présence dans le spectre rassurant du connu.

L'aridité du paysage m'engage dans un tête-à-tête avec tout ce qui en moi tremble, souffre. Pas de fuite possible. Ni dans le regard des autres, dans leur amour à conquérir; ni dans l'alcool ou la consommation.

Je suis là, simplement. D'une présence qui alterne entre merveille et douleur.

It was never easy, but who wants easy anyway? Sometimes comfort makes you sleep. Pascal sait toujours comment me faire sourire. Il ressemble un peu à Charlie : un lunatique en chandail rayé, cheveux hirsutes et lunettes rondes, perdu quelque part sur le globe.

Au matin suivant, je quitte mes deux amis-lumières, déposant un baiser sur chacune de leurs joues. *Guten Weg!*

J'apprendrai peut-être un jour à remercier l'ennui, à vivre sans le poids des attentes. En attendant, je serpente le long de mes tracés de vies, le long de ce qui me hante : nervures synaptiques et routes mentales qui parfois semblent faites de larges boucles.

Chats roux, orangés, rayés, siamois. Je m'arrête un moment pour caresser les moins farouches et observer les méfiants. Le climat change. Le sol se dénivelé. Au loin apparaissent les montagnes de Galice. Je cueille des figues trouvées au hasard avec la douce impression que la route me nourrit, qu'il y aura toujours une certaine abondance cachée entre ses pierres.

J'entre encore une fois dans cette adéquation avec le mouvement connu au premier instant de la marche. Mon corps se détend malgré la douleur et la fatigue. Quelque chose en moi comme un grand calme, un petit lac intérieur. Ton souvenir ne s'efface pas. Il se fait seulement moins pesant, un peu moins douloureux. Quand je lève les yeux, l'horizon ne semble plus être une impénétrable frontière.

Les pieds nus sur une terre brune, le regard au ciel et des mauvaises herbes pleins les cheveux; la vie est ce cadeau que nous ne savons pas toujours recevoir.

La Galice entre dans mon torse, verte et mystérieuse comme ses forêts. Je la respire et m'ouvre au bleu des rivières. Saveur fraîche de menthe et de sapin, me voilà en pays de songes.

Les montagnes sont revenues. Elles se dressent dans leur calme mystique. Entre leurs courbes se lovent de longues vallées, des maisons de pierres noires et des ponts couverts de vignes. Je suis au beau milieu d'un livre d'images, d'un conte d'elfes et de fées, prête à voir surgir un gnome sous chaque pierre.

Je ne marche pas, je vole. Le génie du lieu me chatouille les orteils.

Villafranca est une ville carte postale. Châteaux et rues pavées surgissent, comme cachés, d'une vaste forêt de conifères. On la sillonne en dansant, rêvant presque d'une journée de carnaval.

Cette nuit-là, je rêve justement; des rêves éclectiques aux formes étranges. Dans un de ceux-ci, je me retrouve face à une *bruja* en plein désert du Mexique. La femme aux cheveux frisés et volumineux s'approche pour lire les lignes de ma main. Elle a d'épais sourcils, un regard sombre et profond. Partout autour, il n'y a que sécheresse et cactus.

Je n'ai jamais été seule de ma vie, me confie-t-elle. Je n'ai jamais rencontré un seul étranger, une seule étrangère. Nous avons tous le même cœur qui bat dans la poitrine.

Tous le même cœur, répète-t-elle, comme pour me jeter un sort ou me faire comprendre une réalité occulte.

Au réveil, me voilà prête pour l'ascension d'O Cebrero : le plus haut sommet depuis Saint-Jean-Pied-de-Port. Après un *café con leche* et une *tostada* bien beurrée, je me sens chargée d'une énergie débordante, électrique. Une lumière jaune perce à travers les feuillages; c'est un jour de soleil doux.

Encore une fois, je me mesure au paysage. Mon front, mes cheveux et ma poitrine s'inondent de sueur. Ma respiration est lourde et mes muscles prennent feu. Enfin. Tout me nourrit. Du chant des oiseaux aux sons tumultueux des ruisseaux.

Après des heures de marche, j'arrive au sommet. Ma gorge éclate en rire, en joie. Mes sens démultipliés frissonnent sous la caresse du vent. À cette altitude, de fortes bourrasques balayaient les nuages, créant des clairs-obscurs dignes des plus grands Rembrandt. Un épais voile de coton blanc apparaît et disparaît quelques instants plus tard pour dévoiler les vallées adjacentes.

O Cebrero est un village calme où le temps semble s'être arrêté. L'auberge où nous dormons ressemble à un ancien monastère. On s'y réunit autour de soupes chaudes, de chocolats. L'ambiance est à la fête. On ne compte plus que quelques jours avant Santiago.

La vie de montagne me charme. Je dirais même plus : elle me convient. En hauteur, il m'est facile d'observer l'horizon, de comprendre où je vais et d'où je viens. Les sommets m'ouvrent au temps mystique de la contemplation.

De crête en crête, je croise de minuscules villages sans route ni rue. On y trouve des maisons d'argile, des troupeaux de vaches ou de moutons, des paysans heureux. Il s'y déploie une vie hors du monde ou plutôt une vie bien ancrée au sein d'un monde différent de celui de la modernité.

À Foncebadón, je prends la route avant le lever du soleil dans l'espoir de devancer les autres pèlerins. J'aime être seule pour réciter à voix haute mantras et poèmes, pour sauter par-dessus les flaques d'eau comme une enfant joyeuse. L'aube approche.

J'avais complètement oublié son existence. La voilà qui se dresse devant moi : La Cruz de Ferro. Au sommet d'un immense socle, une petite croix rouillée trône. Sous elle, une montagne de pierres que des pèlerins ont laissées au fil du temps. On trouve aussi quelques foulards noués flottant au vent, des objets divers et rouillés, des chaussures en décomposition.

La coutume veut que l'on dépose, à ce point précis du *camino*, une pierre rapportée de notre pays natal: un symbole physique de la transformation psychique, un rituel visant à laisser aller ce qui ne nous sert plus.

Je n'ai pas de pierre avec moi. J'écris plutôt un poème sur un bout de papier (on y retrouve ton nom et plusieurs autres) que j'enterre sous un galet.

Puis, comme pour inventer mes propres traditions, j'entame un chant au pied de la croix.

Je ne chante pour aucun dieu ni déesse. Je chante pour la terre qui me soutient, pour mes poumons, mes jambes. Pour ton souvenir et pour toutes mes relations. Rituel sans forme ni nom; plus je chante, plus je sens vibrer autour de moi. Un monde en résonance.

Chaque regard sera l'occasion d'un partage, d'une multiplication.

Je marcherai jusqu'à la mer pour poursuivre vos pas, pour inscrire les miens dans la fertilité du sol.

Dans quelques jours à peine, je serai à Finistère face à l'océan des possibles. Se déployant de l'infiniment petit vers l'infiniment grand, dans une marche qui ne se termine jamais tout à fait.

Car la marche est une question qui taraude le monde.

Où que je sois je planterai des arbres et des fleurs, laisserai des poèmes en camouflages et donnerai mon cœur sans attente.

Je vivrai pour aujourd'hui et à la fois pour les sept générations futures; je n'aurai pas peur des paradoxes. La tête en jardin, j'oublierai le béton, ferai des promesses intenables et des erreurs toujours.

J'écrirai. J'écrirai ce qui brûle dans ma voix, ce qui me laisse intranquille.

Insoumise et pourtant en lien toujours. À la fois forte et hypersensible. J'aurai l'empreinte de vos pas imprimée sur la langue. Des tatouages en constellations partant des pieds jusqu'au cou pour tracer la mémoire des jours.

Le mouvement du globe comme un chant dans la voix.

EXISTENCES NOMADES

PETITES ET GRANDES ÉVASIONS

*This self obsession is a waste of living.
It could be spend in surviving things,
appreciating nature, nurturing
kindness and friendship, and dancing¹.*

Jim Jarmush

Delhi, San Francisco, Paris, Grenade, Pai : ces mots tracent la cartographie de mes grandes ou petites évasions. En plusieurs espaces-temps, dans la ligne brisée de mon existence, je me suis poussée à quitter mon quotidien afin d’embrasser le changement. Ces départs n’étaient pas de simples vacances, mais de véritables interruptions dans le cours normal des choses, toujours associées à des pertes – d’emploi, d’amoureux ou d’appartement – comme s’il s’agissait d’un rite de purification. Lorsque ce n’était pas la vie elle-même qui s’en chargeait, il me fallait toujours détruire ce que j’avais préalablement construit.

Je ne sais trop à quel endroit j’ai bien pu grappiller cette image romantique qui s’est implantée en moi au milieu de l’adolescence. Un protagoniste avait la jeune trentaine, un bon emploi, une épouse et une maison tout juste achetée. Il avait une vie et une identité stable, définie. Puis, un matin, il s’était levé pour se diriger vers l’aéroport, ne prenant avec lui qu’une valise. Ayant laissé à sa femme une brève lettre d’adieu, il allait recommencer sa vie ailleurs. Arrivé devant l’agent de bord, il demandait simplement : « un billet pour votre prochain vol ».

Bien entendu, il s’agit ici d’un fantasme fictionnel, mais cette scène m’a tellement marquée que je me suis juré d’avoir un jour le courage d’en faire autant. Je sentais étrangement qu’il y avait quelque chose de noble dans l’acte de fuir sa vie, de tout quitter et disparaître, et ce, même si plusieurs auraient pu y voir une preuve de lâcheté. Peut-être que cet homme en disparaissant aux yeux de sa femme, de sa famille, de son patron, se laissait

¹ Jim Jarmusch, *Only lovers left alive*, Allemagne/ Royaume-Uni, 2013, 123 min.

finalement apparaître autre part et autrement. Peut-être se voyait-il lui-même pour la première fois, comme révélé par cet acte de radicale liberté qui consistait à trahir son rôle.

Quand une image nous touche ainsi, qu'elle parle à la part nocturne de notre psyché, elle s'implante en nous comme une graine qui ne cesse de grandir. À la fois manie et nécessité, j'ai développé l'art de la fuite et de la disparition. Lorsque mon existence devient trop stable et que le quotidien m'enferme, je file là où je n'ai ni nom ni point de repère; à peine un visage. Le fantasme voyageur est en moi comme une ligne directrice qui vient sans cesse troubler ma tendance, bien humaine, à la sédentarisation. Lorsque tout devient connu, circonscrit, je fuis.

Étant née d'une famille plutôt conventionnelle caractérisée par la stabilité, je ne pourrais dire précisément d'où je tiens cette volonté de mouvement. Petite, j'attendais toujours le retour de ma marraine qui, à chacun de ses voyages, me partageait souvenirs, cadeaux et trésors. Je me disais « moi aussi plus tard j'irai là-bas, loin ». À travers les livres et les films, je m'identifiais aux vagabonds, aventuriers et autres rebelles. Je rêvais de vivre un jour comme eux : sur le bord des chemins, à dos de cheval ou de mobylette, vêtue de pantalons troués. J'associais alors cet état d'errance à l'indépendance. Je pressentais que ces vagabonds vivaient en marge de la société et de ses règles.

Mon livre préféré racontait le périple de quatre enfants passant une journée à la rivière. Ce clan de gamins, qu'on aurait pu croire orphelins, voguait sur un radeau rafistolé, faisait d'un vieux pneu leur balançoire et plongeait dans d'immenses baignoires de boue. Ils étaient sales et heureux. La petite princesse en robes longues que j'étais alors enviait leurs écorchures. Je voulais faire partie de ce clan-là.

Adolescente, je me suis juré ne jamais succomber aux coups mortels de la routine, pressentant que cette force pourrait un jour m'avalier. Pour une créature toujours avide de sensations nouvelles, la routine n'était pas simplement synonyme d'ennui, mais recelait plutôt la menace de faire entrer la mort dans la vie. La routine – et surtout celle de l'encadrement scolaire et familial dans lequel je me trouvais alors – était capable

d'anesthésier mes sens et pensées, me donnant l'illusion que la vie était quelque chose d'anodin.

Même si j'apprécie aujourd'hui les rituels du quotidien et leur simplicité magique, il n'en demeure pas moins que je me méfie des forces d'inertie qui nous font parfois oublier que l'existence est un miracle. Si la routine me fait peur, c'est qu'elle semble avoir le pouvoir de transformer le temps en horaire et l'espace en décor à traverser. Prisonniers de la répétition, nous risquons d'oublier que tout bouge autour de nous, que tout change, évolue ou mute; altérant ainsi notre capacité d'étonnement, grugeant parfois même notre faculté à nous sentir vivants.

Bien sûr, il n'en va que de mon propre rapport à cette dernière. Pour beaucoup, la routine est plutôt synonyme de fécondité, créativité, source de vie et de mouvement. L'étonnement est d'ailleurs un état qui peut se cultiver en toutes conditions et le véritable voyage ne consisterait pas à voir de nouveaux paysages, mais plutôt à « avoir de nouveaux yeux² ». Cependant, et malgré la possibilité de changer de regard à même le quotidien, j'ai l'impression qu'il nous faut parfois modifier l'angle et l'air ambiant pour réapprendre à voir ou à ressentir.

Quand je réfléchis à mon désir latent de fuir, et parfois même de disparaître, je pense spontanément à l'univers socioculturel dans lequel j'ai grandi. Il y a d'abord le *grunge*, Kurt Cobain, la musique punk et l'expression *no future*. Me viennent aussi en tête les récits d'adolescents qui errent dans les rues de banlieues, des antihéros blasés qui cherchent un peu de divertissement au cœur de paysages insipides. Je repense à l'album *Kid A* de Radiohead, plus précisément à la chanson « How to disappear completely ». Puis, je revois les créations des artistes de mon époque : des corps fragmentés, des visages floutés, effacés ; une esthétique que Paul Virilio nomme l'esthétique de la disparition³.

² Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, 1989 [1918], p. 762.

³ Paul Virilio, *Esthétique de la disparition*, Paris, Éditions Galilée, 1989, 136 p.

Cette envie de disparaître n'est pas sans lien avec un certain penchant pour l'autodestruction. Cette pulsion est présente à divers degrés en chacun de nous, elle nous parle de la vieille dualité éros/thanatos. Qui n'a jamais senti, le corps penché au-dessus d'un pont ou d'une falaise, l'étrange attraction du vide ? Elle a cependant trouvé chez moi un nid particulièrement fertile et c'est, sans surprise, lors d'un moment charnière de ma construction identitaire, que l'envie de me détruire m'a saisi le plus fortement. Je dis « me détruire », mais ce n'est pas tout à fait cela. Il m'a fallu du temps pour réaliser que ce que je voulais détruire n'était pas forcément « moi », mais plutôt l'image du moi, sa rigidité. Mon erreur était élémentaire : j'ai confondu mon existence avec mon identité. Au final, je crois que je souhaitais simplement percer ce qui faisait écran, ce qui me coupait du monde, de la vie et m'empêchait de me relier aux autres.

Cette pulsion, sous couvert d'être pulsion de mort, pouvait aussi être comprise comme une pulsion de vie. L'autodestruction nous apprend à nouer avec une identité qui ne se construit pas dans la plénitude ou l'accumulation (des caractéristiques, possessions ou qualités), mais se conçoit comme désert, part d'ascèse ou lieu vide constamment traversé par une multitude de choses⁴. Je voulais détruire le moi-mur, ce moi qui se construit par l'accumulation et la possession.

Longtemps, il m'a été difficile de me retrouver dans ma propre image : celle renvoyée par les miroirs, regards ou photographies. La non-correspondance entre cet objet si unique, semblable et contenu qu'était mon corps et cette multiplication des mouvances que je sentais me traverser créait un réel sentiment de dislocation. Aux côtés d'Henri Michaux, je me posais cette question : « que faire des foules qui m'habitent⁵ »? Car, je pressentais comme lui qu'il

⁴ Pour le philosophe Gilles Deleuze, l'ascèse ou « le désert » est notre seule véritable identité. Comme ce paysage aride, en apparence vide, nous serions constamment traversés par diverses faunes, flores et tribus. Cette multiplicité n'empêcherait en rien le désert puisqu'au contraire elle passe sur lui et par lui; elle a besoin de cet espace. Notre état désertique présenterait donc l'unique chance de connaître toutes les combinaisons qui nous habitent. Le philosophe développe notamment cette idée à la page 18 de son essai *Dialogues*, écrit avec la collaboration de la journaliste Claire Parnet et paru aux éditions de Flammarion en 1996.

⁵ Henri Michaux, *Plume précédé de Lointain intérieur*, « Postface », Paris, Gallimard, 1963, p. 217.

n'est pas qu'un moi, « qu'il n'est pas dix moi » puisque « le moi n'est qu'une position d'équilibre⁶ »; une moyenne de moi, un mouvement de foule.

Je souhaitais ouvrir mon corps pour que, sous la carcasse, j'apparaisse comme je suis : tremblante, mouvante et incertaine. Alors que je m'étais longtemps identifiée comme étant une jeune fille fragile, prise dans les clichés du féminin, il m'a fallu travailler à renverser cet attachement identitaire afin d'accéder à un éthos que l'on pourrait dire plus masculin. J'ai dû défaire les visages stéréotypés que je m'étais moi-même apposés; détruire ce « faux-self », figure de plâtre et de papier mâché.

Si l'être humain possède un fort instinct de conservation, j'ai toujours préféré cultiver cet autre instinct – presque illogique puisqu'allant à l'encontre de la survie –, cette force qui nous pousse à prendre des risques, à chercher l'adrénaline et le dépaysement. Je l'aime d'autant plus qu'elle semble irraisonnable et se place en marge de tout système ou prévision. Pour Nietzsche, la volonté de puissance s'articule à travers cette mise en danger. Vouloir « se conserver soi-même, c'est l'expression d'un état de détresse, d'une restriction du véritable instinct fondamental de la vie qui tend à l'élargissement de la puissance⁷ », écrit-il. Cet élargissement « met souvent en question et sacrifie la conservation du soi⁸ ». En ce sens, la prise de risque ne se range point du côté des pulsions de mort, mais nous parle plutôt de la volonté exploratoire du vivant : du mouvement de la vie.

Lors de mes premiers voyages, j'ai vite compris que la disparition était aussi une autre manière d'apparaître, révélant toujours autre chose en contrepartie. J'y ai découvert le ballet élémentaire des formes : cette alternance constante entre être et non-être, destruction et création. Entre les désirs sédentaires et nomades, j'ai choisi de placer mon existence sous le signe des seconds.

⁶ *Ibid.*

⁷Friedrich Nietzsche, dans Pierre Jamet, « Une question (Nietzsche et le monde phénoménal) », *Philosophique* [en ligne], numéro 18, <https://philosophique.revues.org/902?lang=en>, consulté le 18 mai 2017.

⁸ *Ibid.*

Cela n'équivaut cependant pas à rejeter toute stabilité, toute identité ou enracinement. Si je ressens de manière si pressante une envie d'arrachement à moi-même, c'est sans doute que l'injonction à apparaître est omniprésente dans l'environnement social qui m'a vu grandir, se trouvant notamment décuplée par les diverses technologies de communication. Dans un monde d'écrans, le moi est roi : multiplié par ses images reproduites et partagées. Ainsi, c'est un peu parce que j'évolue au sein d'une culture qui place l'identité individuelle, voire l'individualisme, au rang de valeur première que je souhaite me sortir le plus souvent possible du cadre étroit de ma vie, de sa cloison étouffante.

Nous évoluons au sein d'une société d'individus ; où les subjectivités se tiennent côte à côte, seules ensemble, éprouvant un illusoire sentiment d'indépendance. Alors que la chaîne de restauration *MacDonalds* nous convie à *venir comme nous sommes*, l'armée de Terre de la France nous incite également à joindre ses rangs avec le slogan *devenez vous-mêmes*. L'injonction à devenir soi ne relève cependant pas que du domaine publicitaire, elle a envahi les discours et est devenue centrale dans la vie de plusieurs de nos contemporains. Que ce soit par la conception de la réussite sociale tracée par le *self made man* ou à travers les propagandes Nouvel Âge qui prônent la découverte d'un soi authentique, il semble que la vie pleine doive aujourd'hui passer par l'accomplissement de son individualité et par la découverte de son identité.

Parallèlement à ce surinvestissement de la sphère privée, voilà que la sphère publique se rétrécit. Les intérêts du commun ne font plus parler, vivre ou penser. Penser le commun, c'est aujourd'hui d'abord penser le soi qui est devenu unité de mesure de base de la société. « Il n'y aura pas de solution sociale à la situation présente⁹ », écrit le comité invisible, groupe insurrectionnaliste dont les membres ont choisi de garder l'anonymat, « d'abord parce que le vague agrégat de milieux, d'institutions et de bulles individuelles que l'on appelle par antiphrase société est sans consistance et ensuite parce qu'il n'y a plus de langage pour dire l'expérience commune¹⁰ ». Personnalisation de masse, individualisation de toutes les

⁹ Comité invisible, *L'insurrection qui vient*, Paris, La Fabrique éditions, 2007, p.9.

¹⁰ *Ibid.*

conditions sont quelques noms donnés à cette impasse, cette fracture béante entre le commun et le singulier.

Or, tout se bâtit dans la relation. Nous sommes faits pour et par elle, étant fondamentalement interdépendants. Tous nos sens, nos orifices, nos creux comme nos pleins, se forment dans le contact et le recherchent. On emprunte même notre identité « à ce qui nous est donné par l'autre », dans le langage, notamment, « lieu d'invention ou de construction du lien social¹¹ ». La parole nous apprend cette « interchangeabilité du je et du tu, l'alternance identité-altérité¹² ». Sa structure dialogique nous propulse inévitablement au-dehors.

D'après le philosophe Charles Taylor, la culture de l'épanouissement personnel occasionne « un aplatissement ou rétrécissement de la vie¹³ » puisque cette dernière valorise un repli sur soi menant à une « inconscience même des grands problèmes ou préoccupations qui transcendent le moi¹⁴ ». Ainsi, l'atomisation du social n'affecte pas seulement les individus, mais également ce qui les entoure. Politique, environnement, animaux, personnes : pour l'ego individualiste, tout devient matière à engloutir, objets à instrumentaliser. On ne prend plus soin des uns et des autres, on ne parle plus au fleuve : le monde est vidé de sa valeur intrinsèque, de son aura sacré. Le sujet cultive alors un sentiment de désenchantement; son existence étant en perte de significations, autant que de sensations puisque le sens tout comme les sens nécessitent le contact.

« Nous souffrons de notre isolement dans l'individualité discontinue¹⁵ », écrit George Bataille dans *l'Érotisme*. Les êtres distincts que nous sommes garderaient le souvenir de leur continuité perdue : une continuité d'avant le corps qui se poursuivrait ensuite dans la mort,

¹¹ Pierre Ouellet, *L'esprit migrateur. Essai sur le non-sens commun*, Montréal, Éditions Trait D'Union, coll. « Le Soi et l'Autre » 2003, p. 170.

¹² *Ibid.*

¹³ Charles Taylor, *Le malaise de la modernité*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2008, p. 22.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ George Bataille, *l'Érotisme*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Reprise », 2011 [1957], p. 22-23.

retour vers un grand Tout. De son vivant, l'individu séparé rechercherait à oublier ses frontières par la pratique, notamment, de l'érotisme, du culte religieux et de la poésie. Bien que, comme Bataille, j'envisage qu'une majeure partie de la souffrance humaine soit liée à notre apparente isolation, j'avancerais cependant que la discontinuité des êtres n'est qu'illusoire. Les vivants se trouvent au cœur de la matière-monde; leur corps y est décuplé, prolongé et nourri par l'autre. Toute existence est échange, continuité essentielle qui se conçoit déjà dans le simple acte de respirer. Nous sommes des êtres continus s'inscrivant à même la chair du monde (qui n'est nulle autre que notre propre chair). Si nous en venons à oublier cette continuité, c'est sans doute parce qu'elle se trouve cachée derrière l'apparente opacité du moi ou qu'elle demeure occultée au sein du paradigme culturel individualiste.

« Notre sentiment d'inconsistance n'est que l'effet de cette bête croyance dans la permanence du moi, et du peu de soin que nous accordons à ce qui nous fait¹⁶ » peut-on lire encore dans *l'Insurrection qui vient*. Ainsi, la seule identité à laquelle nous pouvons prétendre est moins unique que multiple :

CE QUE JE SUIS », alors ? Traversé depuis l'enfance de flux de lait, d'odeurs, d'histoires, de sons, d'affections, de comptines, de substances, de gestes, d'idées, d'impressions, de regards, de chants et de bouffe. Ce que je suis ? Lié de toutes parts à des lieux, des souffrances, des ancêtres, des amis, des amours, des événements, des langues, des souvenirs, à toutes sortes de choses qui, de toute évidence, ne sont pas moi. Tout ce qui m'attache au monde, tous les liens qui me constituent, toutes les forces qui me peuplent ne tissent pas une identité, comme on m'incite à la brandir, mais une existence, singulière, commune, vivante, et d'où émerge par endroits, par moments, cet être qui dit « je »¹⁷.

Cet être qui dit « je » – et qui le dit de mille voix – est trop souvent restreint aux frontières du moi. Pour nourrir l'illusion de sa cohésion, le sujet occupe son temps à gérer les multiples béquilles et prothèses qui l'assurent. Ne pouvant pas non plus devenir n'importe qui ou n'importe quoi, il se doit de choisir entre les identités proposées et validées par le système en place, se réduisant souvent lui-même à un cliché, une image fixe (pourtant résolument instable).

¹⁶ Comité Invisible, *op. cit.*, p. 14.

¹⁷ *Ibid.*

Selon le philosophe Michel Foucault, les sociétés occidentales seraient passées d'une forme de contrôle social s'articulant sous le mode de la prohibition à une configuration plutôt productiviste. Formatant tous deux les formes de vies, l'un le faisait principalement via l'interdit et la peur, soumettant ceux qui osent contrevenir à la norme à diverses sanctions. L'autre propose et oriente plutôt les actions des vivants de manière positive; il investit les formes de vies en participant à leur création. Ce que Foucault nomme *biopouvoir* est cette production, par les divers discours, des comportements et pratiques qui définissent les subjectivités. On oriente donc les individus en fonction de ce qu'il faut penser, être et produire afin d'être un bon citoyen ou un humain entier. Ainsi, l'identité devient elle-même instrument de pouvoir et s'élabore autour de prescriptions (psychologiques, sociales, physiologiques). S'appuyant sur diverses recherches, statistiques et faits entérinés par la science, ces discours instaurent des normes oppressives sous couvert d'assurer le bien-être individuel. Alors qu'on associait la répression à la censure et donc au silence, celle-ci se manifeste maintenant par la multiplication des dits et écrits qui prétendent circonscrire parfaitement un sujet donné. Un bruit ambiant, omniprésent, qui sature l'espace et élimine à l'avance tout contre-discours.

Lorsque l'on nous dicte depuis l'enfance comment il nous faudrait apparaître, manger, bouger. Lorsque l'on nous prie de construire, de nommer et de catégoriser notre moi; d'échafauder le plan précis de nos êtres et de nos vies; lorsque partout on accumule et préserve, le besoin se fait sentir d'aller explorer le versant négatif de cette positivité du réel. En soustrayant et « en se soustrayant à toute positivité » les sujets en quête de disparition « dérobent à un pouvoir productif¹⁸ » la matière même sur laquelle il pourrait s'exercer : leur propre vie et vitalité.

Pour toutes ces raisons et bien d'autres encore, me voilà emportant dans ma fuite couvertures de laine, tente et sac à dos. Je pars oublier mon visage pour réinventer ma présence. Sans but ni itinéraire, j'entre dans des états d'errance, de vagabondage. J'entame des marches sans finalité où je me laisse entre les mains du hasard. J'ai aussi appris que l'on pouvait disparaître en restant sur place, à même les lieux du quotidien. Je me perds alors dans

¹⁸ Tiqqun, *Théorie du bloom*, Paris, La Fabrique éditions, 2000, p. 34.

l'odeur de la peau et dans celle des forêts après la pluie. Je disparaissais en posant mon regard sur la fragilité des ailes d'une mouche, m'enfuis dans les craques des murs ou par la fenêtre ouverte, d'un seul battement de regard. L'existence devient alors extase, synonyme de sortie de soi.

Au nombre de mes tactiques de disparition, on retrouve l'écriture (non loin de sa proche cousine, la lecture). Sur le territoire des symboles et du langage, je viens prendre forme et la perdre. Les clichés et stéréotypes qui me forment ne résistent pas à la polysémie de la langue, à son implacable ambiguïté. Voilà que des parts inconnues de mon être apparaissent sur la page et que l'apparente unité du *je* laisse place à la multitude. Je me découvre réseaux de flux, constamment traversée par un millier de choses qui décomposent (et surtout composent) ma présence. Comme une enfant, j'use des mots pour prendre différents rôles qui ne sont, au fond, que des facettes de ma personne en mouvement. La petite fille en robe se place elle-même aux côtés des vagabonds, sur le radeau de branches et de cordes filant sur la rivière. Sur la page, je me fais aventurière, laissant à l'écriture le soin de révéler la nuit que je porte; j'y existe en constellations.

Selon le philosophe Gilles Deleuze, écrire n'a d'autre fin que de « perdre le visage¹⁹ ». Par ce stratagème, l'écrivain échappe momentanément au système qui semble vouloir nous enterrer « dans le trou noir de notre subjectivité » et nous épingleur « sur le mur des significations dominantes » – significations qui « nous fixent, nous quadrillent, nous identifient²⁰ ». Pour que la vie cesse d'être mutilée, fragmentée, ramenée sans arrêt aux limites du personnel, l'écriture nous entraîne à devenir imperceptibles. Celui qui écrit se place en correspondance avec le monde, en sympathie ou en symbiose. Il se fait petit ou transparent afin d'observer le déploiement du vivant. La perte de son visage lui permet d'en revêtir cent autres, révélant ainsi les tribus, agencements, mouvements qui se cachent derrière son illusoire unité.

¹⁹ Gilles Deleuze et Claire Parnet, *op cit.*, p. 56.

²⁰ *Ibid.*, p.57.

L'écriture, comme le voyage, a forcément à voir avec la rencontre : une rencontre qui ne peut laisser l'écrivain inchangé. Il se peut qu'écrire, tout comme philosopher, soit aussi une façon d'apprendre à mourir²¹ : une façon d'accepter que tout change, se transforme et que rien ne nous appartient – pas même notre propre personne, ni même les mots avec lesquels nous la définissons. La notion d'impermanence du soi, qui semble encore étonner l'Occident, est pourtant admise depuis longtemps au cœur des systèmes philosophiques orientaux. Des cycles de création, de maintien et de destruction s'y alternent pour générer la danse du vivant. Ils sont les mouvements élémentaires de la vie et lui donnent souffle. La philosophie orientale n'a d'ailleurs jamais hésité à lier mort et vie, dans une vision du temps toujours plus cyclique que linéaire. En écrivant, nous entrons en contact avec cette vie qui sera là bien après notre passage et comprenons, comme nous le rappelle Nietzsche, qu'il faut vouloir « brûler de [sa] propre flamme²² », car nul ne se renouvelle sans avoir été « d'abord réduit en cendres²³ ».

Ces êtres qui investissent l'envers des identités et témoignent de leur propre dissolution s'avèrent souvent paradoxalement lumineux, comme éclairés par leur propre transparence. Loin des projecteurs s'activent les lucioles²⁴. Elles se dévoilent par intermittence, ne se laissant pas complètement voir. Leur feu discret a besoin de l'obscurité, il s'en nourrit. Ces lumières, qui valsent entre apparitions et disparitions, s'opposent à celle des néons qui aplatissent tout en occultant les ombres. Elles nous apprennent que, même s'il est parfois important de se dévoiler, de construire ou prendre racine, la fuite et la disparition sont des stratégies tout aussi viables; chaque stratégie de résistance s'articulant aussi en fonction des pouvoirs auxquels elle se confronte.

²¹ Je paraphrase la maxime célèbre « philosopher, c'est apprendre à mourir ». Cette maxime, retrouvée parmi les écrits de plusieurs philosophes, serait principalement attribuée à Cicéron, à Platon et, plus tardivement, à Michel de Montaigne dans ses *Essais*.

²² Friedrich Nietzsche cité par Kenneth White dans *Le Plateau de l'Albatros. Introduction à la géopoétique*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 1994, p. 252.

²³ *Ibid.*

²⁴ Ici, je fais référence Georges Didi-Huberman et son essai *La survivance des lucioles* (Paris, Minuit, 2009). À une époque où le pouvoir s'articule dans la sphère du visible, notamment par l'injonction à apparaître, la résistance a besoin d'ombre pour s'articuler. Les lucioles sont pour moi des êtres en état de disparitions qui agissent et vivent dans l'obscurité pour échapper aux éclairages totalitaire et totalisant des projecteurs (Société du spectacle) et des néons (Société de consommation).

ÊTRE EN(QUÊTE)

Le soi comme territoire de création éthique, politique et artistique

On n'est peut-être pas fait pour un seul moi. On a tort de s'y tenir²⁵.

Henri Michaux

Sortir du rôle et donc de l'image figée du soi, c'est entrer dans la danse du vivant; se laisser être changé, créé ou même détruit par les mouvements houleux de l'existence. Dans le contact, nous découvrons que l'identité est toujours liée à une extériorité, à un certain contexte ou à un environnement donné. Devenir plus poreux face à ce dehors changeant, c'est aussi gagner en multiplicité, au risque cependant de perdre la stabilité offerte par l'illusion de l'identité unique. C'est dans cette optique que le philosophe Paul Preciado, anciennement nommé Beatriz, expérimente avec la testostérone et les pratiques *drags kings* afin de trahir le rôle qu'on lui avait d'abord imposé. Durant une période de 236 jours, il relate ses transformations identitaires dans un essai-journal intitulé *Testo Junkie* : le récit d'un voyage intérieur qui mélange existence et théorie, chair et écriture.

À la philosophie occidentale qui s'applique traditionnellement à distinguer corps et esprit – fixant l'un et l'autre dans leur vérité propre – le philosophe oppose un principe d'auto-expérimentation qui met en jeu les corps physiques et psychiques. « Une philosophie qui n'utilise pas son corps comme plateforme techno-vitale tourne à vide²⁶ », écrit-il. Selon lui, les idées et les bonnes intentions seules ne suffisent pas; il faut faire de soi le territoire même de l'enquête si l'on veut arriver à transformer la philosophie en laboratoire utopique visant à opérer une thérapie universelle. Aux limites de la biologie et de la culture, au sein de leur inextricable enchevêtrement, le philosophe travaille à s'inventer. Il le fait notamment en explorant les divers outils technologiques, allant du vêtement à l'hormone de synthèse, qui contribuent à édifier genres et identités. Ainsi, c'est l'existence du philosophe – sa personne

²⁵ Henri Michaux, *op. cit.*, p. 217.

²⁶ Beatriz Preciado, *Testo Junkie. Sexe, drogue et biopolitique*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 2008, p. 307.

entière – qui devient terrain de pensées, porteur de codes et de discours, où pourra être déjoués le patriarcat, l'hétéronormativité et la pensée binaire. Passant avec fluidité du féminin au masculin, Preciado ne fait pas que se changer lui-même : il s'attaque aussi à tout un système de valeurs qui efface, sous une binarité séparatrice, toutes les nuances du vivant. Cette expérience est ensuite traduite à travers l'écriture modulant parallèlement langues et corps.

Testo Junkie témoigne d'une relation au savoir et à sa quête qui m'est précieuse. Recherche et création – création ici d'une identité neuve, mais aussi d'une œuvre littéraire – y sont intrinsèquement liées. Preciado ne semble pas y établir de distinction entre sensations, sentiments, faits, anecdotes, discours intimes, scientifiques ou politiques. À travers son œuvre, tout se mêle. On y trouve une réelle horizontalité des savoirs et cette indéfinition forme une totalité qui n'a pourtant rien de totalitaire. À l'image d'un écosystème, on y découvre les multiples facettes des questionnements de l'auteur ainsi que de la cohabitation d'éléments divers et parfois paradoxaux au cœur d'une même pensée. Plus proche d'une vision orientale de la philosophie où la sagesse se pratique en actes autant qu'en paroles, l'auto-expérimentation est une approche heuristique de la connaissance qui s'inscrit aussi dans une lignée phénoménologique. Il s'agit d'une pensée agissante : le sujet se laissant transformer, toucher, par l'objet de recherche qui l'occupe (et inversement).

Preciado n'est pas le seul penseur à user de cette tactique. À travers les siècles, une somme de philosophes, auteurs et artistes ont déjà fait le pari d'unir œuvre et vie. Dans son essai *Foucault anonymat*, Érik Bordeleau s'intéresse au souci éthopoïétique présent dans l'œuvre du philosophe Michel Foucault : une volonté de « faire œuvre de soi²⁷ » qui met en lumière les processus de formation s'échafaudant derrière chaque subjectivité. L'éthopoïétique « est, comme son étymologie l'indique, production d'*ethos*, mise en consistance, incorporation²⁸ ». Davantage tournée vers la pratique, cette posture philosophique née dans l'Antiquité « va à rebours de l'évolution moderne de la philosophie comme discipline, laquelle s'est peu à peu confinée au domaine de la connaissance au

²⁷ Érik Bordeleau, *Foucault anonymat*, Montréal, Le Quartanier, 2012, p. 66.

²⁸ *Ibid.*

détriment de la formation de sujets éthiques²⁹ ». Le philosophe ou le quidam qui cherche à effectuer un travail éthopoïétique ne veille pas seulement à découvrir une certaine sagesse ou une vérité, il cherche également à l'incarner. Ainsi, le *logos* devient *ethos*. Dans l'œuvre de Foucault, on relie particulièrement cette volonté à celle de la création de sujets éthiques conscients des dispositifs qui les forment. On trouve, chez le philosophe, l'hypothèse selon laquelle « les luttes politiques seraient essentiellement des luttes contre les assujettissements identitaires³⁰ ». Faire œuvre de soi devient alors la possibilité de combattre la subordination et « d'accéder au bonheur de s'engendrer par sa propre manière³¹ » autant que faire se peut. Face à des structures de pouvoir qui investissent la vie de part en part, et dont la plus haute fonction n'est plus d'avoir droit sur la mort, mais de dicter les conduites et les modalités du vivant, l'éthopoïétique présenterait une issue dont « l'enjeu est de changer la forme du vivre³² ».

Qu'elle se nomme éthopoïétique ou auto-expérimentation, cette conception de la philosophie s'articule autour de l'aspect forcément construit, processuel et évolutif de ce que, par désir de simplification, nous appelons le soi. Pour le philosophe Gilles Deleuze, il n'est d'ailleurs pas d'autre identité qu'expérimentale. « L'expérimentation sur soi-même » serait notre chance unique de connaître « toutes les combinaisons qui nous habitent³³ ». Or, ces combinaisons ou potentialités semblent souvent bloquées, épuisées à l'avance par un certain appel à la conformité (ou par le désir même de se conformer). Aisément, nous tombons dans le double piège de l'identification et de la distance, nous en remettant aux schémas communément admis pour nous situer au sein de systèmes normés. Le mensonge consiste alors à croire qu'il est de notre devoir de nous définir et que nous n'avons qu'à choisir parmi une banque de caractéristiques et d'identités disponibles, plausibles.

²⁹ *Ibid.*, p. 91-92.

³⁰ Érik Bordeleau, « [E]scape. Anonymat et politique à l'ère de la mobilisation globale : passages chinois pour la communauté qui vient », Thèse doctorale, Faculté des arts et des sciences, Université de Montréal, 2009, p. 13.

³¹ *Ibid.*

³² Érik Bordeleau, *Foucault anonymat*, *op. cit.*, p. 98.

³³ Gilles Deleuze et Claire Parnet, *op. cit.*, p. 18.

Il est facile de comprendre en quoi les réflexions de ces philosophes résonnent avec ma propre pratique. Comme je tente de le faire, Preciado et Foucault usent de l'écriture en tant que tactique subversive. Sensibles à la nature éminemment performative du langage, ces philosophes font du travail des mots une véritable technique de soi. Les discours ne suffisent pas, non, mais ils peuvent *faire* quelque chose, devenir outils d'une analyse et transformation personnelle qui influe, au final, sur le social. Les mots possèdent la capacité de devenir corps et actions. Rien n'est alors anodin : ni les pensées qui nous traversent ni les termes dont elles sont composées.

Parler, agir ou être ne va plus de soi. L'auto-expérimentation donne une nouvelle responsabilité au sujet que l'on pourrait aussi nommer *agentivité*; une responsabilité qui module ses actes, mais également son usage de la langue. L'identité, que l'on tend souvent à naturaliser ou essentialiser, perd sa stabilité, se révèle en tant qu'ébauche et construction; matière à modeler à coup de mots. Vivre devient alors une forme d'art puisque notre présence est œuvre à créer. Corollairement, la pratique d'écriture devient elle-même créatrice de formes de vies, génératrice de potentialités.

Ce rapprochement entre écriture et constructions identitaires, loin d'être un simple raccourci, nous porte à considérer toute la portée du travail effectué sur la langue. Il ne faut pas oublier que c'est à travers son spectre que le sujet s'érige autour des normes et barèmes; qu'il choisisse de les épouser ou de s'en éloigner. Ces normes, s'articulant souvent sous forme de dualismes³⁴, modulent une majeure partie de nos comportements et rapports, s'inscrivant le plus souvent dans la lignée de structures hiérarchiques – desquelles découlent inévitablement oppressions et exclusions. Si la norme prend racine à travers les mots et leurs définitions, ceux-ci présentent aussi nos meilleurs atouts pour la contrecarrer, la *défaisant* pour ainsi dire de l'intérieur. Car, bien que la langue véhicule et réifie les normes, sa

³⁴ Si j'écris que les normes s'articulent souvent sous forme de dualismes, c'est que l'on est appelé à s'en rapprocher ou à s'en éloigner, évaluant notre identification ou distanciation à leur égard. On s'y associe par mimétisme ou opposition. Leurs limites se définissent également sous forme de dualité, système d'oppositions binaires qui en facilitent la compréhension et l'intégration (par exemple : le jour s'oppose à la nuit, le noir au blanc, etc.). On oublie cependant les nuances qui unissent toujours deux énoncés, les états intermédiaires et mouvants du vivant. À travers les dualités normatives, on efface le fait que l'on peut être à la fois fille et garçon, masculin et féminin, humain et animal.

fondamentale polysémie en révèle forcément les aspects paradoxaux, mouvants et non dualistes.

Les notions mêmes d'humain ou d'humanité, du moins leurs acceptions les plus courantes, sont des exemples d'outils normatifs puissants véhiculés par le langage. L'humain – que l'on imagine souvent comme étant un homme, blanc, hétérosexuel, d'âge moyen – est le principe qui définit la place de l'autre. L'autre c'est la femme, la personne racisée, l'être intersexué, l'enfant, le pauvre, la folle, l'animal, le végétal ou le nomade. Toujours placé comme « envers », dans une certaine posture de marginalisation face à l'endroit. La philosophe *queer* et féministe Rosi Braidotti écrit à cet égard que l'autre est cet « extérieur nécessaire pour soutenir la vision dominante de ce que signifie être humain³⁵ ». La langue participe ainsi à cristalliser la définition d'une humanité où cohabiteraient différentes classes d'êtres, divisant inévitablement celles-ci. Souhaitant trouver sa place au sein de ce spectre afin de se définir, le sujet se trouve prisonnier de l'implacable dualité de l'autre et du même; source d'exclusion qui prend racine à même nos intimités et en vient à caractériser tout un vivre-ensemble.

Cette forme possible de résistance qu'est l'écriture constitue cependant un pari risqué puisque contester la norme c'est encore lui donner force. Pour en finir avec ce langage qui fixe l'autre et le même dans une dualité oppressante, il importerait non seulement de travailler la langue avec conscience et sens critique, mais également d'apprendre à la faire *jazzier*, d'improviser avec audace et liberté, pour en fuir le sens et en révéler la multiplicité. Pour Preciado, il est d'abord « fondamental de ne pas se reconnaître³⁶ », c'est-à-dire d'arriver au point où l'on ne correspond plus tout à fait à l'image de soi dont nous avons hérité. Il poursuit en écrivant que « la dé-reconnaissance, la dés-identification est une condition d'émergence du politique comme possibilité de transformation de la réalité³⁷ ». Perdre le courage d'être soi – ce soi socialement construit, formaté, lieu d'imposition de

³⁵ Rosi Braidotti, *La philosophie...là ou ne l'attend pas*, Paris, Larousse, coll. « Philosophe », 2009, p. 75.

³⁶ Beatriz Preciado, *op. cit.*, p. 347.

³⁷ *Ibid.*

normes – ouvre à une autre forme de courage qui consiste à se percevoir autrement, hors des schémas communément admis. Cette bravoure, liée d’abord à une forme d’échec, nous pousse à l’invention de nouveaux modes d’emploi pour nos corps : protocoles d’expérimentation pouvant ouvrir à d’autres façons de vivre, de percevoir et d’être-au-monde.

L’auto-expérimentation présente une posture liminaire qui empêche de tomber dans un franc rejet d’autrui ou dans le piège de sa déification; deux fantasmagories *objectifiantes*. Il faudrait au contraire apprendre à se tenir au milieu, à voir l’autre ou le même comme différentes facettes constitutives du soi. Preciado brouille plutôt les notions de marges et de centres en se tenant toujours entre celles-ci, mobile, opérant pour ainsi dire une forme de voyage à travers différentes identités et non-identités. L’écriture témoigne alors de cette mouvance, ressassant chaque nuance et multipliant les paysages intérieurs afin de retracer les différents états d’un narrateur qui s’invente : à la fois philosophe et star de porno, homme rationnel et femme irraisonnée, cyborg et animal.

Écrire, ou plus particulièrement *s’écrire*, revêt ainsi une puissance politique. À l’instar des mouvements féministes des années 1970, l’auto-expérimentation et l’éthopoïétique nous rappellent que l’intime est aussi affaire de société. Ces pratiques philosophiques soulignent le tissage relationnel des subjectivités et mettent en relief le commun que l’on tend à effacer derrière une vision *individualisante* du réel. « Ton corps, le corps de la multitude³⁸ », écrit Preciado pour illustrer cette correspondance. Ainsi, en pénétrant dans le social avec son corps atypique et son identité mouvante, le philosophe contamine son environnement : y faisant germer un discours qui pourrait gagner en puissance si d’autres corps entraient en résonance avec les possibilités qu’il présente. Par l’écriture, Preciado ne fait donc pas qu’expérimenter avec diverses identités hors normes, mais contribue également à les diffuser au sein de l’imaginaire collectif.

³⁸ Beatriz Preciado, *op. cit.*, p. 299.

Ces dérives³⁹ expérimentales permettent d'échapper, ne serait-ce que momentanément, à la fixité de la représentation. À tout le moins, elles font brèche dans le mur opaque d'un réel préfabriqué. Dans son essai *La domination masculine*, le sociologue Pierre Bourdieu déplore d'ailleurs notre manque d'initiative à l'égard de nos propres existences :

Je n'ai jamais cessé, en effet, de m'étonner devant ce que l'on pourrait appeler le *paradoxe de la doxa*: le fait que l'ordre du monde tel qu'il est, avec ses sens uniques et ses sens interdits, au sens propre ou au sens figuré, ses obligations et ses sanctions, soit grosso modo respecté, qu'il n'y ait pas davantage de transgressions ou de subversions, de délits et de « folies » [...] ⁴⁰.

Cette croyance aveugle en l'ordre du monde contribue à reproduire l'injustice et porte même à la banaliser en la naturalisant. L'auto-expérimentation vise au contraire à ébranler toute image fixe du monde ou de soi. Le soi n'y est pas territoire – circonscrit, identitaire, délimité –, mais devient aussi vaste que l'espace à explorer. Il est cette géographie à traverser et à transformer : à la fois l'atelier et l'œuvre. Loin de n'être qu'une démarche égocentrée, l'auto-expérimentation vise à détruire l'illusoire séparation du *je* et du nous en allant à la rencontre de cette altérité qui traverse chaque être; de ce qui justement échappe au cadre étroit de l'identité, de ce qui déborde. Le principe même d'expérimentation nous met en garde contre la tentation de conclure. Il ne faut pas oublier que « la résistance court toujours le risque de se crispier sur sa propre constance⁴¹ ». Parmi les lignes de fuites qui nous portent hors des limites de la doxa, « il ne peut y avoir qu'une chose » et cette chose est « l'expérimentation-vie⁴² » : une politique de l'expérimentation par laquelle on cultive l'art de se modifier à mesure que l'on se fait.

³⁹ J'use ici du mot dérives pour souligner l'aspect fondamentalement expérimental de la démarche de Preciado. L'auto-expérimentation ne présente pas une formule précise ni un protocole exploratoire clair. Son mode de fonctionnement ne s'articule pas autour de structures établies et met donc en déroute les notions d'échecs ou de réussites. En ce sens, celui qui pratique cette tactique, devra assurément se confronter à quelques dérives, quelques faux pas qui ne sauraient être évités lorsque l'on chemine vers l'inconnu.

⁴⁰ Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, « Préambule », Paris, Seuil, 1998, p. 11.

⁴¹ Érik Bordeleau, *Foucault anonymat*, *op. cit.*, p. 73.

⁴² Gilles Deleuze et Claire Parnet, *op. cit.*, p. 59

POSTURES

*Je ne suis plus que promenade*⁴³.

Yannick Haenel

Dans une perspective plus littéraire, on peut aborder l'auto-expérimentation et l'éthopoïétique en correspondance avec le concept de posture. Par sa posture, l'écrivain se positionne face à un milieu donné; il prend position dans le champ littéraire, mais aussi à travers l'univers social dans lequel il évolue. C'est elle qui l'engage conjointement dans le monde et dans le texte, caractérisant la manière dont il entre en relation avec ces derniers. Rencontre entre l'*ethos* de l'auteur – ses pratiques non discursives – et le *logos* – ses pratiques discursives et littéraires – la notion de posture renvoie également au corps. Elle nous rappelle que le mot est matière et que la pensée puise ses ramifications dans la chair, à même les os et les fluides. La posture est position, façon de bouger et de se tenir. Elle est, pour ainsi dire, le texte « incarné » et nous révèle la nature indissociable du fond et de la forme, suggérant que nous sommes à la fois créateurs et créatures.

Bien entendu, toutes les postures ne sont pas forcément expérimentales ou éthopoïétiques. Certains écrivains se rangent plutôt du côté de la norme et de la *doxa*, choisissant de suivre les chemins tracés et les pages écrites d'avance. Il n'en demeure pas moins qu'« écrire nous change⁴⁴ », comme l'a habilement formulé Maurice Blanchot dans *l'espace littéraire*, si bien que « nous n'écrivons pas selon ce que nous sommes ; nous sommes selon ce que nous écrivons⁴⁵ ». Si l'écriture m'intéresse, c'est qu'elle porte sans doute toujours un potentiel d'auto-expérimentation. Elle met en jeu les subjectivités⁴⁶ en

⁴³ Yannick Haenel, *Les renards pâles*, Paris, Gallimard, coll. « L'infini », p. 32.

⁴⁴ Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1955, p. 108-109.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ Il est intéressant de constater que l'écriture met en jeu la subjectivité, certes, de la personne qui écrit, mais aussi celle d'un lecteur potentiel. Confronté à une ou plusieurs autres visions du monde, se

explorant le langage qui les fonde. Celui qui écrit se révèle autre ou découvre, au fil des mots, la part d'altérité qu'il porte. Le temps d'une phrase, l'écriture nous permet de devenir un homme, une femme, un chat, une étoile ou quelque chose aux limites de toutes ces identités – un état qui les articule. Car écrire, c'est travailler à « porter la vie à l'état de puissance non personnelle⁴⁷ ».

Celui qui écrit prend forcément posture. Il se positionne au sein d'une géographie symbolique; l'espace de la page offrant une zone de réflexivité, une distance à traverser. Ainsi, la pratique d'écriture fait de nous des êtres en quête nous-mêmes et de notre place dans le monde, des êtres pour ainsi dire en « voyage » ou du moins en déplacement. Parallèlement, écrire nécessite un engagement dont la posture est le résultat. Cet engagement n'est cependant pas nécessairement un ancrage fixe, mais m'apparaît plutôt, du moins en ce qui me concerne, comme une allégeance à l'exploration. C'est un acte par lequel nous disséquons la culture qui nous forme : les dispositifs de langages et les récits sculptant nos consciences et inconscients.

Contrairement à certains écrivains qui semblent vivre une scission entre être et écrit, *persona* et œuvre, j'ai le fantasme de lier à la fois mon écriture et ma vie; qu'il existe entre les deux un mouvement commun. Je souhaite que ma posture d'auteure soit aussi posture d'existence. Je travaille donc à me laisser modeler par l'écriture, désirant être à la hauteur de l'aventure qu'elle me présente, vivant ma vie et ma création sous l'influence des mêmes impératifs exploratoires. Puisque celle-ci s'articule aux limites de mon amour du mouvement et du doute existentiel qui caractérise ma pensée, j'ai nommé ma posture nomadisme identitaire. Elle est née des tréfonds de mon ventre, issue d'un bouillonnement frénétique : mélange d'amour et de soif. En tant qu'outil théorique et artistique, le nomadisme me rappelle que l'on se tient toujours sur une ligne unissant le soi et l'autre. Il est le nom posé sur le désir de rester mobile afin que ma conscience ne se cristallise sur aucun dogme. Son mouvement ne débute pas dans le texte pour se diriger vers la vie. Il n'advient pas non plus dans la vie pour s'incarner dans le texte, mais passe de l'un à l'autre, tout au long du

perdant momentanément dans les mots de l'auteur, le lecteur n'est pas à l'abri d'une mutation – temporaire ou permanente de sa subjectivité.

⁴⁷ Gilles Deleuze et Claire Parnet, *op. cit.*, p. 61

processus d'écriture, avec fluidité – et parfois un brin de résistance. Cette pratique voyageuse et scripturale ouvre d'abord un espace d'autoréflexivité où il m'est possible de me percevoir autrement. Elle me dicte un code de conduite au sein duquel la fuite de l'identité contribue à libérer « les têtes chercheuses⁴⁸ », exacerbant ma curiosité et mon sens critique.

Dans l'expression de ce nomadisme, je suis évidemment mon seul cobaye. Je me risque à être ce qu'en apparence je ne suis pas et expérimente des situations modulant mes repères identitaires. Si je m'aventure souvent dans l'instabilité du voyage, je la retrouve aussi dans l'apparente immobilité de l'écriture. Assise au même petit bureau, j'aiguise mon attention afin d'observer l'ondulation subtile de mes pensées, la mouvance lente et vibratoire des choses qui m'entourent. Je m'ouvre à un type de mouvement différent. Ce faisant, je découvre que chaque mot est un monde constitué des mille voix qui l'ont formé et que l'on entre dans certains mots comme l'on traverse une forêt, une forteresse ou un trou noir.

Même s'il est le terme que j'ai choisi d'apposer à ma posture, le nomadisme identitaire ne m'est pas propre et est encore moins unique. J'ai l'intuition que la plupart des personnes qui écrivent expérimentent, sous diverses formes, cet état nomade : état de perte ou dissolution momentanée du soi, forme de voyage intérieur et rencontre avec une altérité intime. Je ne peux d'ailleurs pas écrire sur le nomadisme identitaire, sans mentionner la philosophe féministe et post-colonialiste Rosi Braidotti⁴⁹ qui a fait de ce concept un des piliers de son œuvre. Si je ne l'ai pas présentée d'emblée c'est que la découverte de ses écrits s'est faite plusieurs mois après l'élaboration de ma propre posture nomade. Bien que le nomadisme identitaire que je propose soit né de la juxtaposition de mon désir de mouvement et de mon éternel malaise face à l'identité individuelle – sans filiation directe donc avec le concept de Braidotti – il existe entre nos deux postures nomades d'importantes résonances et la pensée de la philosophe a, par la suite, grandement contribué à l'évolution de la mienne.

Étant toutes deux influencées par les écrits de Gilles Deleuze, il n'est pas étonnant que la figure du nomade ait pris une place de choix au sein de nos pratiques. Chez Deleuze, le

⁴⁸ *Ibid.*, p. 57.

⁴⁹ Rosi Braidotti développe le concept de nomadisme identitaire dans plusieurs articles et courts textes ainsi que dans l'essai *Nomadic Subject : Embodiment and Sexual Difference in Contemporary Feminist Theory*, publié au Colombia University Press à New York en 1994.

nomade est une machine de guerre s'opposant à l'immobilisme de l'appareil d'État et étant fondamentalement « extérieur à sa portée, préalable à son droit⁵⁰ ». Le nomade n'est jamais un, ni deux, ni même trois, mais se dévoile comme « multiplicité pure et sans mesure, la meute, irruption de l'éphémère et puissance de la métamorphose⁵¹ ». À concevoir en tant que figure – on ne traite pas ici des nomades « réels » -, le nomadisme offre une charge métaphorique puissante face au sédentarisme idéologique nous permettant de penser hors de la « positivité de notre savoir⁵² ». Il nous incite à « nous libérer de ce qui est trop proche, afin d'arriver à projeter une lumière extérieure sur [nos] structures, relations et coutumes⁵³ ». Le nomade n'est d'ailleurs pas à confondre avec l'errant, l'itinérant ou l'exilé. Cette figure présente plutôt le mouvement comme force et choix : non pas privé de maisons ou de relations, le nomade est celui qui arrive, au contraire, à être partout chez lui. Se déplaçant horizontalement, parmi les choses et sur la terre poussiéreuse, il est lié à l'immanence. Cette figure vise à ancrer la pensée, qui se fait parfois trop abstraite, au sein d'une géographie, d'une matérialité sensorielle, et présente le sujet comme « engin désirant, matière vivante qui respire, désire, aspire et bouge⁵⁴ ».

La force politique du nomadisme identitaire s'actualise entre autres par l'écriture. Pour Braidotti, la narration de soi – d'un soi mouvant, minoritaire, multiple – présente « l'effort pour représenter ce qui est considéré comme irreprésentable dans le régime symbolique actuel⁵⁵ ». Elle constitue une pratique de déterritorialisation de la parole qui « passe par la

⁵⁰ Gilles Deleuze et Felix Guattari, *Mille Plateaux : Capitalisme et schizophrénie 2*, Éditions de Minuit, Paris, 1980. p. 435.

⁵¹ *Ibid.*

⁵² Michel Foucault, dans Kenneth White, *L'Esprit nomade*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 1987, p. 66.

⁵³ Rosi Braidotti, *La philosophie...là ou ne l'attend pas*, *op. cit.*, p. 53.

⁵⁴ Rosi Braidotti, « Les sujets nomades féministes comme figure des multitudes », *Multitudes*, volume 12, numéro 2, 2003, p. 37, en ligne, <http://www.cairn.info/revue-multitudes-2003-2-page-27.htm>, consulté le 9 avril 2017.

⁵⁵ *Ibid.*, p.3 4.

critique des racines fixes et uniques⁵⁶ ». Ainsi, le nomade de l'identité cherche à réinventer une langue qui s'articule trop souvent autour d'une conception unitaire du sujet et individualiste du social. Réalisant que notre pulsion fondamentale « est d'exprimer la puissance de la vie (*potentia*) en joignant nos forces aux autres flux de devenir⁵⁷ », il s'affaire à traduire ce vécu via l'expérience partagée du langage. Écrire permet au nomade d'exprimer sa vision fondamentalement *transpersonnelle* de l'existence.

Bien que d'autres formes de créations littéraires offrent la possibilité d'une remise en question du paradigme sédentaire, c'est à l'écriture de l'intime que je m'attarderai ici puisque celle-ci occupe une place centrale au sein de ma pratique. L'écriture de soi – et particulièrement l'autofiction à travers laquelle l'auteur mêle volontairement fiction et réalité en se mettant en scène – offre un terrain de jeu fertile à ceux qui souhaitent explorer les frontières identitaires. Cette pratique s'articule comme jeu de miroirs où celui qui écrit contemple son reflet tout en le déformant, le faisant pour ainsi dire glisser hors du cadre et de la glace.

Cela peut d'abord sembler paradoxal. Pourquoi rester collé à soi, à son propre récit, si l'on veut justement dépasser le concept étouffant de l'identité monadique? Pourquoi s'en tenir aux paysages intérieurs alors qu'il y a partout des montagnes, des volcans, des villes à explorer? Pour sortir des frontières du moi, je n'ai pourtant trouvé aucune meilleure stratégie que de revenir constamment interroger les limites qui le définissent. L'identité reste pour moi un nœud, une question, une obsession. Ce concept présente un espace de résistance : à la fois porteur de problèmes et résolutions possibles. Parce que ce sont les attachements identitaires que je souhaite déjouer, le soi m'intéresse en tant que zone limitrophe. Ainsi, lorsque j'écris, je pars toujours de moi pour me diriger immédiatement vers autre chose, un ailleurs ou un dehors qui se trouve parfois profondément au-dedans. Je veux savoir comment s'articulent les correspondances entre paysages intérieurs et extérieurs. C'est cette relation qui m'intéresse et je ne la quitte ni des yeux ni des doigts.

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ Rosi Braidotti, *La philosophie...là où ne l'attend pas*, *op. cit.*, p. 266.

La pratique de l'autofiction m'offre la possibilité de réécrire ma vie, mon corps, la couleur de ma peau, de changer de genre et d'unir mes rêves à la réalité. J'y ouvre les possibles de mon vécu afin de les mener vers des directions inusitées. Écrire une autofiction, c'est à la fois travailler la matière-mot et la matière-moi, dans un mouvement qui ne nous laisse pas semblables à nous-mêmes et, qui plus est, nous révèle que nous ne l'avons jamais été. En vérité, il n'existe pas d'autre récit identitaire qu'autofictionnel : l'identité étant toujours une histoire que nous nous racontons pour insuffler un sens à notre existence, une recomposition de souvenirs, une linéarité imaginée.

Avec l'autofiction, je ne viens pas nourrir la solidité du moi, ni l'illusion d'un « je » unique et séparé. Je fragmente plutôt ma *persona* afin d'explorer d'autres modes d'être. Si le nomade voyage à travers le monde et expérimente diverses situations qui l'amènent hors de sa zone de confort, il explore également les profondeurs de son inconscient. Il surgit de ces explorations une forme qui défie souvent la linéarité. Passé et présent, conscience et inconscient, dehors et dedans se mêlent sur la page jusqu'à brouiller les pistes. Si bien qu'un seul personnage peut soudain sembler en être plusieurs – un peu comme dans le film *I'm not there*⁵⁸ où le chanteur Bob Dylan est personnifié par six comédiens différents, dont une femme, reflétant ainsi diverses facettes de sa personnalité. À travers ce mélange, je tente de laisser vivre les paradoxes, de résister à les résoudre. Je souhaite ainsi inviter le lecteur à reconnaître les divers états et pensées contradictoires qui l'habitent afin qu'il puisse apprivoiser sa propre multiplicité.

Puisque mon nomadisme identitaire se double généralement d'un nomadisme physique, j'ajuste mon style en fonction de mes périples, demeurant le plus fidèle possible à la forme de mes carnets de routes. Au cœur de l'action, j'écris : une discipline du mouvement qui m'aide à retracer l'ensemble de mes fluctuations intérieures et à m'attarder aux détails. Puisque le nomade est perméable et comprend que son identité est toujours liée à un environnement et à un contexte donné, je réserve une grande place au « dehors » au sein de mes créations, tentant de le faire entrer en résonance avec l'intériorité des personnages. Personnes, animaux, plantes, topographies et météo viennent modeler le soi. À la recherche de ce qui m'unit à

⁵⁸ Todd Haynes, *I'm not there*, Allemagne/États-Unis, 2007, 135 min.

l'autre – au Grand Tout autant qu'aux petits riens – ce sont principalement les liens et relations que je m'affaire à tisser ou à restaurer par le travail créateur.

« Nous ne nous targuons pas d'esthétisme, mais d'être forme de vies⁵⁹ », écrit Aura Fallu, dans une publication artisanale intitulée *Une connaissance du vertige*. « Nous essayons de matérialiser le rythme même qui cadence ce que nous voyons jaillir entre les communautés qui nous traversent, qui nous habitent⁶⁰ ». Le nomadisme identitaire ne vise pas à joindre les diverses déclinaisons du spectacle, les grands courants artistiques. Il est plutôt une philosophie de vie, un désir d'incarner une réalité profonde, souvent occultée : celle d'un nomadisme « qui est en chacun de nous comme une nostalgie, comme une potentialité⁶¹ ». Traduire le mouvement du monde, le laisser travailler notre posture, prendre corps à travers les mots : voilà le sens du nomadisme identitaire.

Qui suis-je ? Qui sommes-nous? Il nous faut éviter de répondre trop rapidement à ces questions, fermant le circuit ouvert de notre parole et de notre présence. Cela ne nous empêche cependant pas de danser et de nous essayer à prendre forme. La posture ne se doit pas d'être entièrement statique : elle peut être faite d'une suite de poses, à l'image d'une chorégraphie ou d'un enchaînement d'*asanas* liées entre elles par le souffle. Il s'agit ici d'un travail de flexibilité, d'équilibre et d'une volonté de redonner de la mobilité à nos muscles tendus pour ouvrir de nouveaux espaces de respirations. Le texte lui-même n'est d'ailleurs jamais tout à fait figé : il bouge au rythme des rencontres et des contextes, se modulant à travers l'imaginaire du lecteur.

Nous nous sommes « multipliés de l'intérieur⁶² », écrit encore Aura Fallu; « nous sommes devenus urgence et métamorphose⁶³ ». Il illustre ainsi cette énergie vibrante et collective, encore sans forme précise, qui agite et inspire les créateurs. Si nous écrivons, c'est

⁵⁹ Aura Fallu, *Une connaissance du vertige*, Montréal, autoédition, 2015, p. 21.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ Kenneth White. *L'Esprit Nomade*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 1987, p. 13.

⁶² *Ibid.*, p. 23.

⁶³ *Ibid.*

pour tenter de répondre à cette multiplication interne, à ce commun qui surgit de partout derrière le mythe craquelé du *self made man* ou sous la fiction retorse de l'individu-roi. Si nous écrivons, c'est que nous cherchons les mots pour dire ce « je » qui déjà parle au nous.

MARCHER

Il n'existe rien de plus difficile que de s'abandonner à l'instant. Cette difficulté est la douleur humaine⁶⁴.

Clarice Lispector

Dans un essai intitulé *Comment la terre s'est tue* le philosophe David Abram s'intéresse aux relations que nous entretenons avec notre environnement. Plus précisément, il tente de comprendre comment la Terre peut nous paraître aujourd'hui si muette, dénuée de conscience, de langage et parfois même de vie; pourquoi en sommes-nous venus à être aussi coupés de la nature, du milieu que nous habitons et que, dans une certaine mesure, nous sommes? « Consciemment, nous ne rencontrons la nature non-humaine que circonscrite par notre civilisation et ses techniques⁶⁵ », écrit-il. À travers nos animaux domestiques, nos reportages, nos parcs aménagés et nos zoos, nous entrons le plus souvent en contact avec le monde naturel de manière restreinte et encadrée. Les plantes et animaux dont nous nous nourrissons ne proviennent plus de milieux sauvages, mais sont plutôt « élevés et récoltés dans d'énormes fermes mécanisées⁶⁶ ». Ils sont devenus des produits au sein d'une marchandisation de la nature et du vivant. Les multiples voix de la Terre ne captent plus notre attention. La réalité intersubjective semble s'être effacée derrière la vision d'un monde constitué d'objets.

Si le désastre écologique lié à un tel paradigme est depuis longtemps connu, on en conteste pourtant moins souvent l'impact sur la vie des individus. Quels effets peuvent avoir cette domestication du vivant sur nos corps et nos psychés? Le journaliste Richard Louv, dans un livre intitulé *Last child in the woods*, s'intéresse à ce qu'il nomme « nature deficit

⁶⁴ Clarice Lispector, *Agua viva*, Paris, Éditions Des femmes, 1973, p. 125.

⁶⁵ David Abram, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, Paris, Éditions La Découverte, 2013, p. 52.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 52.

disorder⁶⁷ », que l'on pourrait traduire ici par « désordre lié au déficit de nature ». Il y constate un éloignement croissant entre les humains et leurs milieux. Alors que nos grands-parents vivaient encore en relation avec le monde naturel – sachant lire dans le ciel, vivant au rythme des saisons et ayant accès, même pour les citadins, à des milieux non défrichés – les enfants d'aujourd'hui auraient un contact beaucoup plus limité avec l'environnement. Plusieurs facteurs, liés à la modernité et à l'industrialisation, pourraient expliquer cette mutation. D'un côté, les milieux sauvages tendent à disparaître sous le coup d'une exploitation massive, alors que de l'autre, les règlements concernant les espaces « verts » se multiplient. Marcher sur la pelouse peut s'avérer passible d'une amende tout comme construire une cabane dans les arbres ou nager dans certaines étendues d'eau. Finalement, le développement des multiples technologies de communication et des univers virtuels fait en sorte que même lorsqu'ils en ont le choix plusieurs jeunes choisiront de rester « connectés » plutôt que d'aller marcher dans le boisé avoisinant.

Certains diront que tout est nature et que l'humain et ses outils n'en sont qu'une variation, qu'une expression. N'y a-t-il pas, au cœur des villes, du vent, de la pluie, du soleil et des chats errants? Certes la nature est partout – et l'on pourrait même affirmer avec raison que la nature *est* tout –, mais il faut cependant souligner que nous tentons généralement de placer le monde extra-humain sous notre contrôle afin de le domestiquer. Au cœur des villes, cette domestication est évidente : le son assourdissant des moteurs masque les bruits subtils du dehors, l'air conditionné ou le chauffage changent notre relation aux saisons et l'omniprésence de l'éclairage électrique en vient à effacer la nuit. Certes, les objets avec lesquels nous entrons en contact quotidiennement ont peut-être une origine naturelle, mais leur production en série attire nos sens « dans une danse sans fin, qui se répète *sans variation*⁶⁸ ».

⁶⁷ Richard Louv, *Last Child in the woods: saving our children from nature deficit disorder*, Algonquin Books of Chapel Hill: Chapel Hill, 2005, 390 p.

⁶⁸ David Abram, *op. cit.*, p. 91.

Si le rapport que nous avons au réel « se limite aux choses », il se peut qu'il tende aussi à faire de nous-mêmes « des choses⁶⁹ ». La nature non domestiquée nous offre en revanche un défi; elle est cette altérité à laquelle nous pouvons nous frotter. Dans l'échange avec le monde non-humain, nous découvrons qu'il est possible d'être touchés réciproquement, dans des termes que nous n'avons pas toujours choisis. Cet échange, tout en reliefs et en aspérités, ne manque pas de stimuler notre créativité et notre ingéniosité. Il marque une différence entre partage et consommation, équilibre et domination.

À travers son étude, Louv note d'abord un sentiment d'isolation et d'anxiété liée à au déficit de nature. Le plus curieux, observe-t-il, est la perte de sens ressentie par plusieurs des personnes interviewées. Outre son effet apaisant pour le corps et l'esprit, le contact avec la nature contribuerait à bâtir un sentiment d'appartenance ainsi qu'une meilleure compréhension de la place que nous occupons dans le monde. Il faciliterait la prise de conscience de notre interdépendance face à un milieu donné, nous faisant réaliser nos devoirs et responsabilités envers celui-ci.

Étant foncièrement dialogique, le sens se crée dans la relation. Être coupés d'une variété d'entre elles – les relations extrahumaines – ne peut nous laisser qu'avec un vague sentiment d'incomplétude. Nous oublions parfois que l'urbanisation et l'industrialisation ne représentent qu'une infime part de l'Histoire de l'humanité. Nous avons évolué en étroite liaison avec l'environnement naturel et nos corps se souviennent de ce contact créateur. Le « corps est une sorte de circuit ouvert qui ne se ferme que dans les choses, dans les autres, dans la terre enveloppante⁷⁰ », écrit David Abram. Le circuit ouvert de notre perception nécessite un milieu à embrasser, sans lequel il nous manque assurément une forme d'horizon : un espace où étendre nos perspectives autant que notre regard.

Il y a longtemps que j'ai pu observer l'effet pacificateur qu'ont les paysages naturels sur ma personne. La simple vue d'un lac, d'un champ ou d'une forêt suffit à délier mon dos et

⁶⁹René Lapiere, *Renversements*, Montréal, Éditions Les Herbes rouges, 2011, p. 106.

⁷⁰David Abram, *op. cit.*, p. 89.

mon estomac, faisant disparaître les tensions. Dans mes lectures sur la marche, nombreux sont les exemples d'écrivains-marcheurs souffrant de dépression chronique qui se mettaient en mouvement dès le premier signe de mélancolie. Pour eux, la marche s'avérait être la médecine la plus efficace, leur permettant de retrouver un rythme, un élan. Le mouvement de leurs pas inspirait celui de leur esprit et nombreux se sortaient alors d'un véritable syndrome de la page blanche – à la fois existentiel et créatif –, voyant naître au fil du chemin poèmes et aphorismes.

Lorsque rien n'a plus de saveur et que la grisaille des villes finit par *engrisonner* le cœur, l'humus et le feuillage savent transmettre leur magie. Le contact avec la Terre, ou plutôt avec la terre, donne sens à nos parcours désorientés et nous pousse à renouer avec notre sensorialité. C'est que la Terre est un espace géographique à travers lequel nous devons nous orienter; espace de relations où se tisse un ensemble de valeurs. Chez plusieurs peuples autochtones du nord de l'Amérique, on prononce la phrase « pour toutes mes relations » avant d'entamer une cérémonie de guérison. On la dédie alors non pas à notre seule personne, mais à tous les êtres qui croisent et composent nos existences. Derrière cette tradition se dessine l'idée que tout fonctionne en réseau : l'état d'un individu affectant son environnement et ce dernier influant aussi sur les êtres.

En me coupant du monde naturel, j'ai l'impression d'avoir perdu le lien qui m'unissait à un ensemble de relations. Je suis en quelque sorte sortie du réseau (bien qu'il soit évident que j'y sois toujours imbriquée d'une façon ou d'une autre). Si je continue à manger, à produire, à échanger, à détruire et créer, je le fais cependant avec un peu moins de conscience, dans l'impression étrange de vivre en complète indépendance. Ma décision d'aller marcher sur les chemins de Compostelle était motivée par une envie profonde de renouer avec un ordre qui me dépasse, de me placer au cœur du réseau. Certes, j'allais traverser de nombreux villages, rencontrer quelques villes, mais je souhaitais avant tout être immergée dans le dehors – un dehors entrelacé de relations humaines et non-humaines. Je voulais passer mes journées à la merci des intempéries, confronter mon corps et mes pensées au monde vivant du paysage; paysage devenant par ailleurs espace lorsqu'il cesse d'être simplement vu. J'allais rentrer dormir sous les toits accueillants des auberges, mais le reste de

mes heures seraient dépensées au grand air, qu'il pleuve ou qu'il vente. Je souhaitais ainsi apprendre à écouter la Terre, à entendre ses nombreuses voix et à observer la manière dont elles s'entre-tissent.

La marche était une manière de m'approcher à la fois du monde et de ma présence. Je voulais savoir à quoi cette dernière pouvait bien ressembler une fois dépouillée des artefacts de la vie moderne. Marcher était pour moi synonyme de renaissance, une source d'air pour mes pensées asphyxiées par un trop long repli sur elles-mêmes. Comme j'avais voulu ébranler les murs qui circonscrivaient ma subjectivité, je cherchais à faire tomber les nombreux autres qui me séparaient alors de tout; murs symboliques et réels dont chacun s'entoure, frontières internes ou externes parfois opaques. À un niveau intime autant que social, cette politique de protection, en faisant mine de préserver la vie, finit par nous couper de la diversité qui la crée et l'alimente. La marche devait me mener à la rencontre d'une vie qui se trouve littéralement au-delà des murs.

M'engager à réaliser un tel pèlerinage devait aussi contribuer à donner corps à ma posture nomade, la faisant passer d'un nomadisme majoritairement figuratif à un nomadisme physique. Cette longue marche était l'occasion parfaite d'explorer le concept de nomadisme identitaire puisqu'elle présentait à la fois la promesse d'un déplacement quotidien et celle d'un voyage dans les profondeurs de l'esprit. Le parcours se ferait alors double, mêlant territoire géographique et géographies intimes. Mon carnet ne me quitterait pas; j'allais sortir d'une certaine zone de confort créative, quitter les cafés habituels ainsi que mon petit bureau de bois pour aller écrire sur la route, devant des paysages qui m'étaient encore inconnus, à la merci des intempéries. En donnant un sens créatif au chemin, je choisissais d'adhérer au clan des écrivains, des artistes et philosophes « marcheurs », celui des Thoreau, Bouvier, Fulton et Nietzsche de ce monde. À l'image de leurs œuvres, je souhaitais que mon écriture contribue à nourrir une vision monde holistique – où chaque part affecte un tout. J'allais user de mes mots autant que de mes bottes, car mon pèlerinage était d'abord un pèlerinage d'écriture.

Un soir de septembre, je suis donc arrivée un peu désorientée à St-Jean-Pied-de-Port. Au cœur de la ville fortifiée, on m'a indiqué l'adresse d'une petite auberge où m'attendaient une dizaine de pèlerins. Nous avons tous mangé ensemble : Italiens, Chinois, Allemands, Français et Coréens de tous âges et situations. Arrivée seule, je faisais déjà partie d'une communauté. Sur le Camino Francès, j'ai traversé les Pyrénées dès le premier jour pour passer de la France à l'Espagne. Même si la montée était abrupte, les kilomètres portaient alors à peine le poids de la fatigue. L'émerveillement ressenti devant la beauté des paysages semblait suffire à stimuler les pas. Tout au long de la route, je découvrais que les cadeaux sont multiples, constants : un lever de soleil, une brise, un petit village caché en flanc de montagnes et les sourires avenants de ses habitants. Je pouvais marcher pendant des heures, sans que le temps ne pèse. Écouter mon corps lorsqu'il réclame une pause; un peu d'eau, de pain ou de fromage, consommé à l'ombre d'un arbre devenait alors la plus grande bénédiction. Dès que l'occasion se présentait, je sortais mon cahier : notant une phrase ou deux, parfois seulement quelques mots. Je ne voulais pas laisser s'échapper ce mouvement différent qui déjà s'immisçait dans ma pensée.

Comme tous ces gestes simples que nous croyons maîtriser (aimer, respirer, parler), marcher renferme une complexité élémentaire. La plupart d'entre nous savent marcher et le font tous les jours, mais porter attention au rythme de nos pas, aux milieux traversés, à notre posture ainsi qu'aux pensées qui peuplent la marche devient vite un véritable art de vivre. L'acte de présence que nécessite et crée la marche – une présence sans médiation – n'est pas chose facile. Tout au long du chemin, je me suis demandé pourquoi je marchais. En l'absence d'une réponse claire, il me semblait parfois absurde de le faire; absurde de ne pas prendre le prochain bus pour arriver à destination au jour suivant. Il me fallait alors revenir aux valeurs intrinsèques du processus et tenter d'oublier un peu la notion de but ou d'achèvement.

La marche nous éloigne de la logique productiviste. Les récompenses subtiles qu'elle nous donne ont peu à voir avec celles auxquelles la vie moderne, citadine et scolaire nous a accoutumés. Dans cet acte, je retrouvais pourtant une certaine liberté de temps et d'espace, une oisiveté active. Soudain, mon univers ne gravitait plus autour d'horaires et de rendements. La lenteur à laquelle j'étais contrainte me libérait de la vitesse qui avait

jusqu'alors régi mes mouvements. Dans un univers prônant la rapidité et l'efficacité, marcher est assurément « un acte de résistance⁷¹ » qui relève presque de l'irraisonné. La marche porte de nombreux fruits – de ces fruits exotiques dont il nous faut parfois apprivoiser le goût – et, au fil de cette évolution faite pas à pas, le marcheur assiste à une forme de révolution intérieure. Lorsque l'on cesse de compter les kilomètres, c'est la distance qui nous transforme. Marcher est une « méthode tranquille de réenchantement de la durée et de l'espace⁷² ».

Après la première semaine, j'ai senti mon rythme changer, le tempo de mon corps et de mes pensées se modifier. Il est encore ardu de décrire la nature exacte de ce changement, mais je dirais qu'il s'agissait alors d'une défragmentation : de la création d'un système circulaire et circulatoire entre les différentes parties de mon être. C'était comme si les pas, le souffle et les pensées formaient une grande boucle, un mouvement constant et connexe. Mon attention s'est modifiée à son tour. Je passais d'un mode de compréhension quantitatif à une appréciation qualitative des divers moments et espaces traversés. Les détails, qui n'auraient d'ordinaire su capter mon regard, prenaient de plus en plus de place. Je commençais à voir le réseau : à comprendre comment le vent, les oiseaux, les plantes et les bêtes communiquaient dans une danse qui, même si elle m'était inconnue, me contenait. Les lectures de Merleau-Ponty – que j'avais jusqu'alors comprises de façon intellectuelle et quelque peu détachée – ont finalement pris sens. J'ai senti que la chair du monde et ma propre chair étaient identiques, que le dehors prenait racine en moi, comme logé au creux de mes nerfs, derrière mes pupilles. Ainsi, il devenait de plus en plus clair que mes pensées s'avéraient brumeuses par temps gris et que le vent leur donnait souffle et agitation. Si mes mouvements et mon souffle en étaient venus à se synchroniser, les paysages intérieurs et extérieurs s'agençaient à leur tour.

⁷¹David Le Breton, *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, coll. « Suite essais », Paris, Métailié, 2012, p. 17.

⁷²*Ibid.*

La marche représente notre premier mode de relation à l'espace; une manière élémentaire de connaître le monde qui nous entoure. Par le passé, la somme des lieux qu'il nous était possible de découvrir dépendait de la surface que nos pieds pouvaient couvrir. « L'espèce humaine commence par les pieds⁷³ », écrit Le Breton. La Terre est striée de sentiers, chemins encore traversés ou à l'abandon, reliant villages, maisons, familles et pays. Ils sont parts intégrantes de notre évolution : véritables canaux de communication avant l'avènement d'Internet. « Pour que se déploie à l'infini la connaissance du monde⁷⁴ », il nous faut ces chemins : « mémoire incisée à même la terre⁷⁵ ». Parce qu'elle est un « univers de réciprocité⁷⁶ », la marche présente un espace-temps où on laisse derrière soi la compétition et le désengagement. Élémentairement, chaque parcours est une ligne tracée entre deux points. Ils relient les *icis* et ailleurs, faisant disparaître la distance au profit d'autres choses : une expérience sensible, une histoire à raconter. Mais les chemins ne font pas qu'unifier les espaces, ils assurent aussi la réunion des temporalités. Un marcheur emprunte les sentiers tracés par ses prédécesseurs. Joignant son mouvement à celui d'une humanité en marche, il récolte au passage savoirs et récits participants à cette « solidarité des générations nouée dans le paysage⁷⁷ ».

Ce désir de mise en relation est à la base de ma posture nomade. C'est lui qui m'a menée vers la marche et vers l'écriture; lui également qui aura contribué à unir ces deux passions. Tout au long du pèlerinage, je m'attablais devant mon carnet. Après une marche de six à huit heures et à la suite des tâches quotidiennes, je dédiais mon temps libre à l'écriture. Peu à peu, le chemin transformait mes mots. Ces transformations m'ont d'abord ébranlée. Les grandes envolées mystiques et la poésie inspirée auxquelles je m'attendais ne sont pas venues. L'écriture, comme la route, s'attachait plutôt à la simplicité, au quotidien, relatant les blessures, la poussière, les gestes répétés. La prose aérienne et fluide faisait place à une

⁷³ David Le Breton, *Éloge de la marche*, Paris, Métailié, 2000, p. 12.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 80.

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ David Le Breton, *Marcher, Éloge des chemins et de la lenteur*, *op. cit.*, p. 17.

⁷⁷ David Le Breton, *Éloge de la marche*, *op. cit.*, p. 80.

plume ancrée, terrestre. Ce que j'écrivais s'apparentait beaucoup plus à un journal intime qu'à une œuvre purement littéraire. Mais au fil des mots s'infiltrait aussi une nouvelle clarté, une transparence. Plus la marche m'entraînait vers l'observation du monde et de mes pensées, plus je faisais face à une nudité jusqu'alors jamais expérimentée, ni d'ailleurs exprimée.

Il est connu que l'on écrit même lorsque l'on n'écrit pas : le travail d'écriture débutant dans les pensées et l'observation du monde. Tout au long de mes journées, j'écrivais sans le faire, me laissant habitée par divers visages, réflexions et images. Lorsqu'une phrase particulièrement frappante me venait en tête, lorsqu'elle apparaissait dans mon esprit avec insistance, je m'assois sur le bord de la route pour la noter. Sur les chemins de Compostelle, j'ai développé une écriture plus contemplative et sobre qui laissait place à l'anodin, au banal. Je cherchais alors à rendre l'expérience vécue de manière transparente en me défaisant des parures habituelles, des ornements liés à mon *ethos* de citadine ainsi qu'à ma vie sédentaire. Alléger le bagage, la conscience, le pas est essentiel à la réalisation du pèlerinage.

La marche occasionne une forme de transe. Elle est un « état d'alerte permanent pour les sens et l'intelligence⁷⁸ » et induit ainsi un certain état méditatif, du moins contemplatif. Par moments, cet état se manifeste sans mot, comme une alliance parfaite entre le sujet et le paysage. Le plus souvent, il se présente plutôt comme une forme aiguë d'attention portée aux pensées qui traverse l'esprit du marcheur. Non pas un vide donc, mais un regard franc et sans détour sur les mécanismes du mental. Les premiers jours, ma tête m'apparaissait saturée : souvenirs d'enfance, fantasmes, amours passés et à venir, réflexions philosophiques se succédaient à un rythme saccadé. En l'absence d'échappatoire, sans diversion ni divertissement, il n'y avait plus rien pour masquer mes angoisses, ma folie, mes névroses ou désirs. Cet état – qui s'approchait parfois du zen ou de l'ennui – m'obligeait à une présence plus entière. Étrangement, ma fuite hors des sentiers battus du quotidien, m'empêchait de fuir ce qui m'habitait; elle m'empêchait de me fuir *moi*. J'apprenais alors que la fuite n'était pas nécessairement une fuite hors du monde ou du réel, mais qu'elle était parfois un chemin

⁷⁸ David Le Breton, *Marcher. Éloge des chemins de la lenteur*, op. cit., p. 18.

direct pour plonger en son centre. Si un fil de pensée m'était tendu, je me devais de le suivre là où la dispersion de la vie urbaine m'en aurait détournée. J'en avais le temps; le chemin à parcourir était encore long.

Comme je l'ai déjà souligné, marcher et écrire sont deux pratiques relationnelles – l'une en regard de l'espace et l'autre en regard du sens. Marcher est aussi un acte narratif. Une marche produit un récit, parfois même une aventure ou une épopée. Élémentairement, elle est l'inscription du corps dans l'espace. On l'oublie souvent, mais nous laissons, comme les animaux, des traces de notre passage. Sur la surface de la Terre, ces traces ont d'ailleurs pris une ampleur colossale. Dans la marche, on revient à un contact élémentaire avec nos propres empreintes. On prend alors conscience de notre impact sur notre environnement, de la réciprocité qui nous y lie. La marche, comme l'écriture, nécessite un engagement actif et une remise en question face à nos gestes et présences. Ainsi, le marcheur crée aussi son propre style et rythme : il développe sa posture, sa manière de bouger et d'entrer en relation avec l'espace.

Si nos pas tracent les phrases d'une histoire à raconter, cet acte éveille également nos talents de lecteurs, car la marche sollicite une lecture du territoire. Odeurs, textures, orientations, vents, plaisirs et dangers : le marcheur s'affaire à lire les cartes aussi bien que les signes annonciateurs d'une tempête. Pour certains peuples aborigènes de l'Australie, les pieds constituaient notre deuxième paire d'yeux et la marche permettait de lire à la fois la terre et les messages sacrés inscrits à même le sol. Il va sans dire que ces peuples avaient usage de se promener pieds nus, et ce, même en plein désert. Porter des chaussures aurait été l'équivalent d'avancer à l'aveuglette, de masquer son regard. À titre d'expérience, il suffit de marcher en fermant les yeux pour saisir combien nos pieds lisent activement le sol. Sur une note quelque peu superstitieuse, Robert Macfarlane, auteur du livre *Old Ways*⁷⁹, nous rappelle qu'il est possible que nous lisions aussi « l'esprit du lieu » que nous traversons. Entrant en contact, presque malgré nous, avec les récits des marcheurs qui ont parcouru les mêmes

⁷⁹ Robert Macfarlane, *The Old Ways. A Journey on Foot*, Londres, Penguin Books, 2013, 448 p.

sentiers, nous nous laisserions habiter par leurs songes, leurs mots, leurs espoirs et leurs hantises.

Habitée par l'esprit des lieux, animée par un mouvement quotidien, ma prose est venue se nouer au territoire. Comme si les topographies traversées modelaient le texte, et que les mots s'attachaient à mon souffle en montagnes russes, les longues phrases au rythme soutenu faisaient soudainement place à un style hachuré, elliptique et haletant. Sur mes pages se dessinaient plaines, plateaux et rivières. Je cédaï presque sans m'en rendre compte à l'anthropomorphisme, peignant le paysage aux couleurs de mes sentiments. Parallèlement, mon expérience intérieure s'articulait en lien avec les panoramas naturels. À force de les fréquenter, j'apprenais à décrire plus précisément les plantes, oiseaux et cours d'eau, ajoutant textures et vocabulaires à leurs descriptions. Je devenais à la fois l'étang, la grenouille, le son de l'eau, sans pour autant perdre le *je* qui consolidait ma création. J'étais toujours moi, mais les frontières qui devaient définir et délimiter ce moi étaient de plus en plus floues. Dans mes longues heures de déambulation et de contemplation, je perdais le sens des limites, dans une extase joyeuse.

« La marche libère des contraintes d'identité⁸⁰ » et mène à « se défaire du fardeau d'être soi⁸¹ », écrit encore David Le Breton. Sur le Camino Francès, il m'est vite devenu évident que le pèlerin se plaçait lui aussi en état de disparition. Du moins, il choisit de disparaître aux yeux de la société pour apparaître autre part, autrement. Traditionnellement, il part en laissant derrière lui son nom, sa maison, son rang et son métier. Il se fait nu devant Dieu et devant le chemin, accomplissant un vœu d'humilité et de pauvreté. Cette disparition ouvre un espace où s'efface la correspondance identitaire qu'il entretenait avec des objets précis et familiers. En brouillant cette frontière entre altérité et ipséité, en perdant donc ses repères d'identification, c'est avec tout son milieu qu'il entre en correspondance. Comme s'il comprenait que « Dieu » est partout – et qu'il est donc en terre sacrée à tout moment – chaque espace devient temple, lieu à préserver et prétexte au recueillement. La communauté

⁸⁰ David Le Breton, *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, op. cit., p. 26.

⁸¹ *Ibid.*

de pèlerins s'avère être une famille; un quelconque lit ou un arbre devient maison. L'attachement identitaire à sa communauté d'origine est remplacé par un souci pour la communauté humaine. En plein dépouillement, le pèlerin cultive une zone de recueillement d'où il observe toute chose sur un pied d'égalité, avec un même intérêt, s'ouvrant au monde avec moins d'a priori. Cet amenuisement du soi lui permet donc d'accéder plus facilement à l'autre. Moins obsédé par les objets qui cimentent son identité, il voit le monde apparaître sans filtre. L'ego se craquelle pour laisser passer la lumière⁸². En pleine déconstruction identitaire, il marche vers une reconstruction qui prend la forme d'une quête: celle d'un monde à faire, à inventer, et celle également de sa place en celui-ci.

S'il réalise que tout est passage, transition, il comprend aussi qu'il a envers l'existence une certaine dette, puisque « ce sont d'autres que nous qui, toujours, nous ouvrent à la vie⁸³ ». « Notre naissance, mais aussi la langue, les institutions fondamentales, divers héritages et richesses immatérielles⁸⁴ », tout cela, nous le devons à d'autres. En se positionnant sur la Terre et dans le monde, le pèlerin tente de comprendre ce qu'il souhaite léguer à son tour : quelles valeurs, quelles constructions et déconstructions, quelles relations et finalement quel monde laisser aux prochains?

Comme l'écrit Claire Parnet, « faire de la pensée une puissance nomade », ce n'est pas forcément bouger, mais c'est « secouer le modèle de l'appareil d'état, l'idole ou l'image qui pèse sur la pensée, monstre accroupi sur elle »⁸⁵. En nous confrontant à l'ouvert, la marche nous mène à cette secousse : celle de la tombée des idoles. Elle nous ouvre à l'inconnu et permet de résister un peu à la sécurisante crispation de nos idées (sur une vérité, un dogme, une identité). Ce mouvement d'épuration s'opère presque naturellement, comme par

⁸²Cette phrase est librement inspirée des paroles de la chanson *Anthem* de Leonard Cohen : « There is a crack in everything, that's how the light gets in ».

⁸³Achille Mbembe. « L'identité n'est pas essentielle, nous sommes tous des passants », *Le Monde*, en ligne, http://www.lemonde.fr/idees/article/2017/01/24/nuit-des-idees-achille-mbembe-l-identite-n-est-pas-essentielle_5068460_3232.html, consulté le 22 février 2017.

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ Gilles Deleuze et Claire Parnet. *op. cit.*, p. 40.

nécessité. Il s'ouvre alors dans l'esprit du marcheur un certain espace de clarté, un calme intérieur qui aiguise la conscience – conscience surtout de ce qui l'entoure et le dépasse.

Depuis ce nouvel espace clair, il m'a été possible d'écrire de façon moins encombrée, avec un certain recul face à mes soucis, mes habitudes et tics d'écritures. J'ai l'impression que quelque chose de plus brut se dégageait alors de mon travail, qui s'embarrassait moins de figures de styles, d'adjectifs et de métaphores recherchés. Comme je le souhaitais, la marche aura contribué à me placer au centre du réseau, m'aidant à comprendre le mouvement du monde extrahumain. Elle aura mis en relief les racines partagées de mon existence, ajoutant un petit goût de lichen et de ciel étoilé à mes écrits.

POUR UNE GÉOPOÉTIQUE DE L'INTIME

Le peintre japonais Hokusai changea de nom soixante fois pour célébrer ses soixante renaissances⁸⁶.

Eduardo Galeano

Dans l'essai *Le Plateau de l'Albatros*, le poète et philosophe Kenneth White trace les premiers repères de la géopoétique : une approche de la création et du travail intellectuel qui s'articule principalement autour de la notion de mouvement. La géopoétique – aux limites de la science, de la philosophie et de l'art – vise à effectuer un décloisonnement des savoirs. Ce champ d'études tente également de se tenir au plus près du territoire, épousant géographies et géologies, afin que son langage ne s'éloigne pas du « sens » de la Terre. Tout comme pour la découverte de Rosi Braidotti, la lecture de cet essai a été fondamentale dans l'élaboration de ma posture d'écrivaine qu'est le nomadisme identitaire. À l'instar de White, je pense que « la question de la culture est la question primordiale⁸⁷ ». J'y reviens encore pour tenter de comprendre comment cette dernière – qui s'avère souvent source de limitations et d'enfermement – peut devenir à la fois lieu d'ouverture stimulant la création et la mise en relation.

White se garde de définir trop clairement la visée géopoétique. Il ne souhaite pas en faire une autre discipline, une autre morale, mais la présente plutôt comme espace théorique et poétique à explorer, à traverser. C'est avant tout « l'autoroute de l'Occident⁸⁸ » que fuit le géopoéticien : un univers monomaniacque où l'on sépare, classifie et hiérarchise toute chose. Préférant la balade à pied au tintamarre des moteurs, il ne souhaite pas s'approcher de ce chemin trop fréquenté; un chemin qui, par ailleurs, déprécie la Terre à la faveur d'un ciel transcendant; route minée par la pensée cartésienne et chrétienne qui sépare corps et esprit,

⁸⁶ Eduardo Galeano, *Le livre des étreintes*, Montréal, Lux Éditeur, 2012, p. 165.

⁸⁷ White, Kenneth, *Le Plateau de l'Albatros : Introduction à la géopoétique*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 1994, p. 24.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 26

sujet et objet. Le nomade se tient plutôt près des fleurs et rochers, à l'écart de la pensée humaniste qui a contribué à ériger l'humain en maître et possesseur de la nature. Enfermé en lui, « le sujet devient encore plus sujet » et « l'objet de plus en plus objet »⁸⁹ jusqu'à cette séparation total de l'être et de son environnement. Pour renverser la vapeur, le géopoéticien cherche à renouer avec la Terre et doit donc trouver une nouvelle manière de l'approcher, un nouveau langage.

« La mode de l'époque est à l'individualisme⁹⁰ », écrit White. Si cette dernière est nocive pour l'individu même, elle est tout autant pour sa communauté. Notre univers culturel n'est cependant pas le seul à avoir contenu dans un espace restreint la vastitude des potentiels humains : plusieurs autres ont pour ainsi dire souffert d'un certain sédentarisme intellectuel. Pour un esprit lucide et qui a le sens du possible, « rares sont les époques de l'histoire humaine qui ont été réellement satisfaisantes, encore moins réjouissantes⁹¹ ». La sensation générale qui émanerait de la nôtre serait celle du néant; un néant rempli de bruit et de fureur, de discours moralisant et de statistiques sociologiques. Diagnostic : nous serions arrivés au bout de l'autoroute. Il nous faudrait aller ailleurs et le faire autrement, choisir une autre approche.

Le nomade intellectuel s'abreuve alors des mots et des cultures de tous horizons (nord, sud, est, ouest, mondes anciens et mondes modernes). Il est fondamentalement transdisciplinaire et mêle les arts de tout acabit avec les sciences sociales ou naturelles. Il s'adonne aux expéditions en terres inconnues autant qu'aux contemplations métaphysiques. Alors que le lien inepte et insensible que nous entretenons avec nos milieux nous mène à l'immonde, il espère l'avènement d'un monde « au sens plein du terme », c'est-à-dire « un espace commun appelant à une vie dense et intense⁹² ».

⁸⁹ *Ibid.*, p. 23.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 14.

⁹¹ *Ibid.*, p. 21.

⁹² *Ibid.*, p. 25.

White travaille donc à établir une relation sensible et consciente avec son environnement. Ayant des liens avec l'écologie, la géopoétique en diverge cependant par sa volonté de « repenser radicalement le rapport de l'être au monde » en opérant « une véritable transformation culturelle⁹³ ». Plus qu'une volonté de préservation, son mouvement vise une mutation des rapports qu'entretiennent les êtres et leurs milieux; une forme d'écophilosophie passant forcément par une réinvention du *logos* ainsi que par la création d'une nouvelle poétique. C'est toute la culture qui est alors à repenser et non simplement la relation que nous entretenons avec la nature. Pour cette raison, la géopoétique accorde une importance particulière au langage et à sa pratique puisque ce dernier module nos imaginaires et interactions. À la fin des premières recherches de White, « se dégage un champ de vie où l'être humain ne répond plus, sans pour autant se complaire dans leur négatif, aux anciennes images qu'il avait de lui-même⁹⁴ ». Loin du Spectacle et de ses ramifications, le géopoéticien « ne présente plus rien, mais il est présent au monde de manière inédite⁹⁵ ».

Sortir l'humain de l'humain : c'est en ce point précis que s'ouvre la notion de nomadisme identitaire et c'est également en lui que ma posture diffère de l'approche de White⁹⁶. Le nomade de l'identité, s'il vise à déconstruire les formes figées de l'être et de l'être au monde, s'il tente également de porter une plus grande attention au « dehors », reste cependant très attaché au « dedans ». Alors que le géopoéticien cherche à sortir des balises de l'humanisme pour suivre le sens de la Terre, le nomadisme identitaire se développe plutôt sous forme d'une géopoétique de l'intime.

Curieusement, il m'apparaît que la spectacularisation du soi – mise en discours et en représentation probante à notre époque – ne nous pousse pas à développer une plus grande

⁹³*Ibid.*, p. 38.

⁹⁴*Ibid.*, p. 39.

⁹⁵*Ibid.*

⁹⁶ Il me semble important de préciser ici que ces observations ne s'adressent non pas à la géopoétique en tant que champ, mais découlent plutôt spécifiquement de la lecture des écrits de White. Il faut réitérer également la filiation évidente de ma pratique avec la géopoétique, tout en affirmant qu'il me semble sain de pouvoir critiquer tout champ de connaissances – en particulier ceux que l'on affectionne – afin d'en diversifier et singulariser les usages.

conscience vis-à-vis de nos existences. Bien qu'elle ait toute l'apparence d'un approfondissement de la relation de soi à soi, elle présente plutôt un paradoxal détachement, une dislocation opérée par la séparation marquée entre le sujet et son image. Par les rôles, les stéréotypes, les normes qui participent à la construction des subjectivités, par la médiation spectaculaire qui nous transforme en image, en capital, en consommateur ou producteur, nous voilà étrangement coupés de nous-mêmes, au moment exact où le soi se retrouve au centre de nos préoccupations. Comme White, je souhaite quitter les carcans et représentations qui figent les devenirs humains, mais cela ne signifie pas qu'il faille alors ne s'intéresser qu'aux pierres, qu'aux océans ou aux oiseaux. J'ai l'intuition qu'il existe également un dehors intime, interne : un cosmos à explorer à même notre souffle, au cœur de nos inconscients et de nos potentiels d'expression. Si White ressent avec enthousiasme le pouvoir de l'immensité face à d'époustouflants paysages, je la ressens qui vibre avec la même ardeur aux œuvres, regards et pensées de mes confrères humains. Il y a là un changement d'échelle, de perception, mais les désirs de liberté, de mouvement et d'expansion des frontières demeurent inchangés.

À qui voyage à travers son propre corps et sa psyché, nul besoin de montagnes ou d'océans pour trouver sublime, dépaysement ou extase. Les périples au cœur de la nature sauvage nourrissent sans doute le géopoéticien, mais il ne devrait pas minimiser la valeur des voyages intérieurs où nous nous retrouvons confrontés aux monstres, démons et créatures fantastiques qui nous habitent. Si le nomade de l'identité travaille à défaire les figures figées de l'humanité, il le fait cependant à même son intimité. Pourrions-nous d'ailleurs arpenter le monde et nos corps avec une même ouverture, une curiosité grandissante? Et pouvons-nous nous placer pour quelque temps, au cœur d'une identité nouvelle comme si nous explorerions un autre pays?

Je crois que nous gagnerions à quitter nos certitudes comme l'on quitte nos demeures : avec l'esprit d'aventure et de découvertes, préparés à ce que le voyage nous *dé-face*, nous dévisage. Le nomade de l'identité ainsi s'intéresse à sa propre part d'inhumanité : à l'animalité ou à la monstruosité qu'il porte. Il aime à déformer sa propre forme suivant un principe d'auto-expérimentation et sous le spectre de l'autofiction. Ses voyages se font

parfois en territoire restreint. Je pense ici à une amie qui, au cœur d'une virulente dépression, était restée enfermée dans sa chambre durant toute une année. Les découvertes faites lors de cette retraite furent pour elle phénoménales. Elle y a trouvé une connaissance profonde de ses cavernes internes, une connexion inespérée avec ses cinq sens. La méditation ou l'ingestion de drogues hallucinogènes sont d'autres exemples de ces voyages sédentaires : des expériences qui nous révèlent le sens de la Terre *par en dedans*. Nous sommes aussi des êtres naturels, ne l'oublions pas.

Si je suis fascinée par la mer indomptable, je le suis aussi par l'âme insondable de mes semblables, par leur regard et leurs gestes. Je connais encore si peu des potentialités de l'humain et me connais moi-même encore à peine. Il faudra pour ouvrir mon propre paysage, que je me confronte à de nombreux autres – réels ou imaginaires. Avec le nomadisme identitaire, je sens que je m'éloigne de cette volonté de cheminer vers une certaine pureté; l'idée d'une *tabula rasa* se profilant parfois entre les lignes de White. Cette topique de *l'homme solitaire devant la nature* contribue à évacuer certaines questions centrales. Il se dessine alors une forme de mise en catégories, des hiérarchisations subtiles : glorification du Nouveau Monde, des grands espaces, suppression du facteur humain, préférence pour le « simple » plutôt que le complexe. Cela me fait penser à l'idéologie primitiviste qui voudrait réfléchir une nature d'avant l'humanité, une nature sans l'humain, alors que nous sommes de toute manière au cœur de celle-ci. Nous sommes part du problème, de la solution; part du grandiose aussi.

Si les montagnes m'inspirent, les êtres humains le font tout autant. J'aime ceux qui errent entre les sexes et les genres, qui se déplacent de persona en persona afin de révéler la multiplicité de leurs visages. J'admire ceux et celles qui se meuvent comme le serpent ou le chat, entre poils et écailles; celles qui écrivent dans des langues inventées et qui n'ont pas peur de ce qu'elles ne peuvent circonscrire. Ils m'attirent ceux qui façonnent déjà un nouveau monde, sans idées claires du but ou de la destination; ceux qui doutent, tentent, chutent, culbutent, recommencent, artistes incertains de leur propre nom. Ils donnent à vivre, ceux qui façonnent d'autres modes de l'être-ensemble à travers la poésie partagée des marges et communautés, qui expérimentent avec leur créativité et leur sexualité en forme d'amour ou

de liberté partagée. Je les aime d'un amour tendre et inquiet, eux qui n'ont pas peur de changer de peaux, de patries ou d'idées.

Du côté de la littérature, cette passion transparait dans mon amour du portrait. Je dévore journaux intimes, autobiographies et essais divers; j'aime à savoir ce qui se cache dans l'intimité de chacun, découvrir les cosmos intérieurs qui nous forment. C'est pour raconter l'histoire de ces véritables nomades de l'identité, de leur inévitable entrelacement avec la mienne, que j'écris. Je veux transcrire sur papier ces existences pleines de doutes, de joies éphémères et d'expérimentations; récits d'incertitudes glorieuses où l'être se trouve constamment en chemins transitoires. Je souhaite raconter ces voyages qui nous cassent en mille morceaux tout en faisant pousser tiges et fleurs rhizomiques en nos esprits désormais ouverts. Ne pas laisser perdurer cette image d'un soi unitaire, attaquer le mythe individualiste, accepter que la vie soit toujours expérimentale, ébauche : voilà quelques-unes des directions que je donne à ma plume.

À travers ma posture d'existence, qui est aussi posture d'écriture, je disparais pour fuir le cliché identitaire qui enferme ma présence, j'expérimente les différentes formes d'existences possibles, je marche pour prendre conscience des mouvements de la Terre et des relations qui m'unissent au monde. Finalement, j'écris pour lier mes explorations entre elles, pour les cartographier. L'écriture est ma carte de navigation au sein d'une existence en mouvement. Entre toutes ces actions qui constituent mon nomadisme identitaire, je tente de me rappeler que « la vie en moi ne porte pas mon nom⁹⁷ ».

La mobilité du nomade n'est pas à confondre avec l'hypermobilité d'un système néo-libéral et capitaliste où toute relation revêt un caractère liquide, fuyant, remplaçable. Au contraire, le nomade est appelé à faire communauté partout où sa route le mène. S'il est attaché à la fluidité, cette dernière a peu à voir avec la nature liquide et évanescence des lois du marché ou des gobelets en plastiques. Elle s'ancre dans une matérialité, cherche un ancrage dans le territoire. Le nomade bouge pour aller à la rencontre de son environnement. Dans une humilité qui est aussi une force, il s'allie à ce qui l'entoure, cultivant cette

⁹⁷ Rosi Braidotti, *La philosophie... là où on ne l'attend pas*, op. cit., p. 268.

conscience *transpersonnelle* du vivant. Ainsi, il ne consomme pas le monde, mais s'affaire à *faire monde*.

Le nomadisme identitaire a été ma façon d'embrasser la crise de l'existence; d'apprendre à exister en son sein entre métamorphoses et métaphores, entre mots et espaces, entre soifs et forêts.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages de références

Abram, David, *Comment la terre s'est tue : pour une écologie des sens*, coll. « Les empêcheurs de penser en rond », Paris, La Découverte, 2013, 250 p.

Artaud, Antonin, *Le théâtre et son double*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1964, 251 p.

George Bataille, *l'Érotisme*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Reprise », 2011 [1957], 288 p.

Bertrand, Pierre, *Éloge de la fragilité*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 2014, 191 p.

Bey, Hakim, *T.A.Z. Zone automne temporaire*, Paris, Éditions de l'éclat, 1997, 41 p.

Bordeleau, Érik, *Foucault anonymat*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2012, 107 p.

Bourriaud, Nicolas, *Esthétique relationnelle*, Dijon, Les Presses du réel, 2001, 123 p.

Bouvet, Rachel, André Carpentier et Daniel Chartier (dir.), *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs*, Paris, L'Harmattan, 2006, 255 p.

Braidotti, Rosi, *la philosophie...là ou ne l'attend pas*, Paris, Larousse, coll. « Philosophe », 2009, 286 p.

———, *Nomadic subjects: Embodiment and sexual difference in contemporary feminist theory*, New York, Columbia University Press, coll. « Gender and Culture », 2011, 352 p.

Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Seuil, coll. « Liber », 1998, 134 p.

Christin, Rodolphe, *Manuel de l'anti-tourisme*, Montréal, Écosociété, 2010, 128 p.

Comité invisible, *L'insurrection qui vient*, Paris, La Fabrique éditions, 2007, 128 p.

Côté, Véronique, *La vie habitable : Poésie en tant que combustible et désobéissances nécessaires*, Montréal, Atelier 10, 2014, 92 p.

Debord, Guy, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1996, 208 p.

De Certeau, Michel, *L'invention du quotidien 1 : Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1990, 350 p.

Deleuze, Gilles et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1996, 184 p.

Deleuze, Gilles et Félix Guattari, « Traité de nomadologie : La machine de guerre », *Mille plateaux : Capitalisme et schizophrénie 2*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1980, p. 434-527.

Dufourmantelle, Anne, *Éloge du risque*, Paris, Payot & Rivages, 2011, 311 p.

Fallu, Aura, *Une connaissance du vertige*, Montréal, autoédition, 2015, 24 p.

Foucault, Michel, *Dits et Écrits, Tome 1 : 1954-1975*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001, 1700 p.

———, *Histoire de la sexualité I : la volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1994, 211 p.

Grossman, Evelyne, *La défiguration : Artaud- Beckett - Michaux*, Paris, Éditions de Minuit, 2004, 116 p.

Halberstam, Judith, *Queer art of failure*, Durham, Duke University Press, 2011, 211 p.

Kauffman, Jean-Claude, *L'invention de soi : Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin, coll. « Individu et Société » 2004, 351 p.

Lapierre, René, *Renversement*, Montréal, Les Herbes rouges, 2001, 161 p.

———, *Figures de l'abandon*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 97 p.

Le Breton, David, *Marcher : Éloge des chemins et de la lenteur*, Paris, Métailié, coll. « Essais », 2012, 166 p.

———, *Éloge de la marche*, Paris, Métailié, 2000, 160 p.

Louv, Richard, *Last child in the woods: Saving our children from nature-deficit disorder*, Chapel Hill, Algonquin books of Chapel Hill, 2011, 390 p.

Macfarlane, Robert, *Old ways: A journey of foot*, London, Hamish Hamilton, 2012, 448 p.

Maffesoli, Michel, *Du nomadisme : Vagabondages initiatiques*, Paris, La Table Ronde, 1997, 206 p.

Merleau-Ponty, Maurice, *L'Oeil et l'Esprit*, Paris, Gallimard, 2006, 155 p.

Novarina, Valère, *Devant la parole*, Paris, POL, 1999, 181 p.

Ouellet, Pierre, *L'esprit migrateur : Essai sur le non-sens commun*, Montréal, Trait D'Union, coll. « Le Soi et l'Autre », 2003, 201 p.

Beatriz, Preciado, *Testo Junkie : Sexe, drogue et biopolitique*, Paris, Grasset, 2008, 400 p.

Ricoeur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1990, 424 p.

Suzuki, Shunryu, *Esprit zen, esprit neuf*, Paris, Seuil, 1977, 180 p.

Taylor, Charles, *Les sources du moi : La formation de l'identité moderne*, Montréal, Boréal, 2004, 710 p.

———, *Le malaise de la modernité*, Paris, Éditions du cerf, coll. « Humanités », 2008, 125 p.

Thoreau, Henri-David, *Marcher & une promenade en hiver*, Marseille, Le mot et le reste, coll. « Altitudes », 2013, 89 p.

Tiqqun, *Théorie du bloom*, Paris, La Fabrique éditions, 2000, 144 p.

Turner, Victor, *Le phénomène rituel : Structure et contre-structure*, Paris, Presses universitaires de France, 1990 [1969], 206 p.

Vaneigem, Raoul, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Gallimard, coll. « Folio-actuel », 1992 [1967], 361 p.

Virilio, Paul, *Esthétique de la disparition*, Paris, Galilée, 1989, 136 p.

White, Kenneth, *Le Plateau de l'Albatros*, Paris, Grasset, 1994, 362 p.

———, *L'Esprit Nomade*, Paris, Grasset, 1987, 309 p.

Mémoire et thèses

Bordeleau, Érik, « [E]scape; anonymat et politique à l'ère de la mobilisation globale: Passage chinois pour la communauté qui vient », thèse de Doctorat, Faculté des arts et des sciences, Université de Montréal, 2009, 316 f.

Desrochers Hogue, Marie-Ève, « Passages : carnets de la montagne *suivi de Les pieds sur terre* », mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2010, 178 f.

Œuvres cinématographiques

Jarmusch, Jim, *Only lovers left alive*, Allemagne/ Royaume-Uni, 2013, 123 min.

Haynes, Todd, *I'm not there*, Allemagne/États-Unis, 2007, 135 min.

Œuvres littéraires

Bouvier, Nicolas, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004, 1417 p.

Depardon, Richard, *Errance*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2000, 182 p.

Eduardo Galeano, *Le livre des étreintes*, Montréal, Lux Éditeur, 2012, 280 p.

Gauthier, Annie, *De dieu et de ma camisole de force*, Montréal, Rodrigol, 2003, 177 p.

Haenel, Yannick, *Les renards pâles*, coll. « L'Infini », Paris, Gallimard, 2013, 192 p.

Kerouac, Jack, *Les clochards célestes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2001, 373 p.

Le Clézio, J-M-G, *L'extase Matérielle*, coll. « idées », Paris, Gallimard, 1985, 315 p.

Lefebure, Mathyas, *D'où viens-tu berger?*, Montréal, Leméac, , 2006, 253 p.

Lispector, Clarice, *Agua Viva*, Paris, Des femmes, 1973, 259 p.

Michaux, Henri, « Postface », *Plume précédé de Lointain intérieur*, Paris, Gallimard, 1963, 224 p.

Uguay, Marie, *Journal*, Montréal, Boréal, 2005, 332 p.

Sources Internet

Nietzsche, Friedrich, dans Pierre Jamet, « Une question (Nietzsche et le monde phénoménal) », *Philosophique*, numéro 18, en ligne, <https://philosophique.revues.org/902?lang=en> >, consulté le 18 mai 2017.

Mbembe, Achille, « L'identité n'est pas essentielle, nous sommes tous des passants », *Le Monde*, en ligne, <http://www.lemonde.fr/idees/article/2017/01/24/nuits-des->

[idees-achille-mbembe-l-identite-n-est-pas-essentielle_5068460_3232.html](#), consulté le 22 février 2017.

Braidotti, Rosi, « Les sujets nomades féministes comme figure des multitudes », *Multitudes*, volume 12, numéro 2, 2003, en ligne, <http://www.caim.info/revue-multitudes-2003-2-page-27.htm>, consulté le 9 avril 2017.